

LES BOULEVARDS EXTÉRIEURS

DE LA PLACE ROGIER
À LA PORTE DE HAL



BRUXELLES, VILLE D'ART ET D'HISTOIRE

Comité de coordination

Ariane Herman, Cabinet du Ministre-président
Stéphane Demeter, Richard Kerremans,
Manoëlle Wasseige, Service des Monuments et des Sites

Réalisation

asbl C.I.D.E.P.
(Centre d'Information, de Documentation
et d'Etude du Patrimoine)
Laure Eggericx et Christine Van Quorie

Remerciements

Chantal Déom
Christian Spapens, architecte-urbaniste

ILLUSTRATIONS

H=haut; M=milieu; B=bas; g=gauche; d=droite; c=centre

Archives Générales du Royaume : 4B; 7Hd. Archives de la Ville de Bruxelles : 7Hg; 7Hc; 20B; 24B; 28H; 30; 44H; 48H. Archives de Saint-Josse-ten-Noode : 17H. Bibliothèque Royale : 4H; 5H; 11; 14H; 22H. C.I.D.E.P. : 5B; 6; 8; 9; 12; 13; 14B; 15; 16B; 17B; 18; 19M; 19B; 20H; 21H; 21m; 21B; 22M; 22B; 23B; 24H; 25H; 25B; 26; 27; 28B; 29Hd; 31H; 31B; 32Bg; 32Bd; 33H; 33B; 34H; 35H; 35B; 36H; 36B; 37H; 37B; 38H; 39; 40H; 40B; 41; 42H; 43H; 43M; 43B; 44B; 45B; 46H; 46M; 46B; 47H; 47B; 48M. Institut Royal du Patrimoine Artistique : 2-3; 29Hg; 32H. Ministère des Travaux Publics : 34B. Schmitz Michel : 42B. Service des Monuments et Sites : 23H; 29B. Vanhulst Marcel : 38M et couvertures. Vlaamse Gemeenschap : 16H.

LES BOULEVARDS EXTÉRIEURS

DE LA PLACE ROGIER À LA PORTE DE HAL



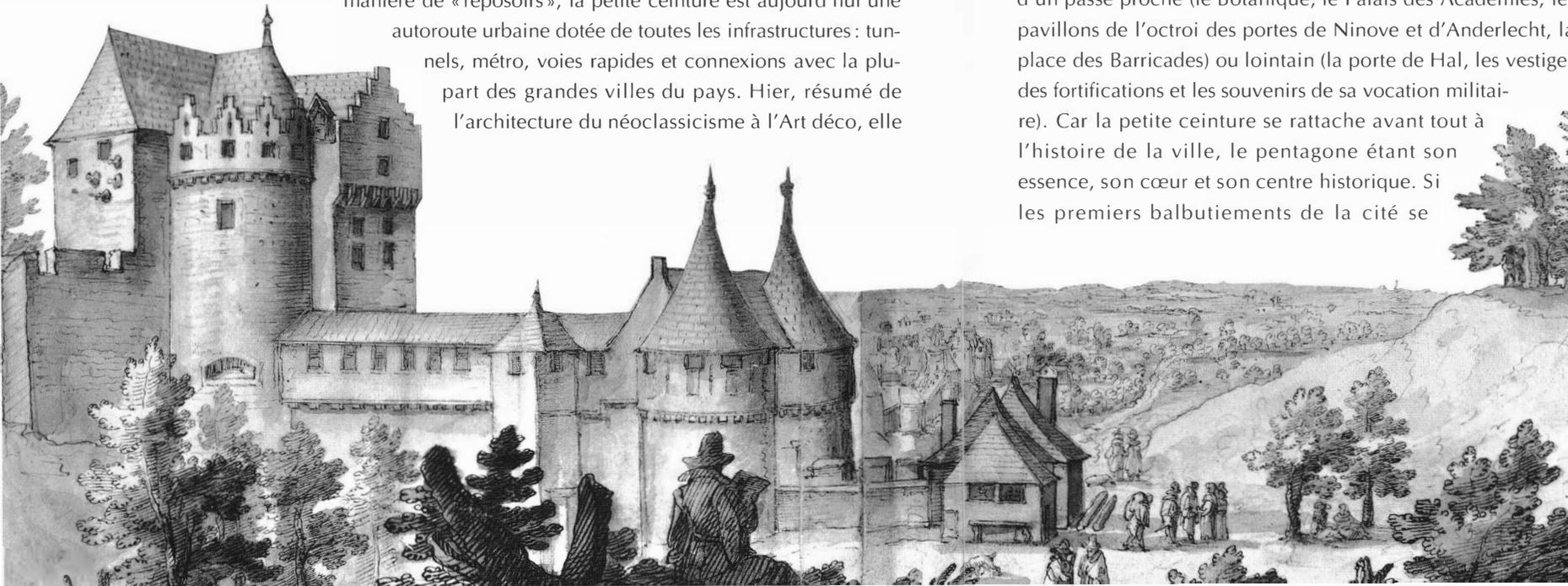
LA PETITE CEINTURE	
DU MOYEN ÂGE À NOS JOURS	2
Bruxelles fortifiée	4
Bruxelles 1800	6
DU DÉMANTÈLEMENT DES FORTIFICATIONS À LA CRÉATION DES BOULEVARDS EXTÉRIEURS	8
Les portes de la ville	8
Le concours de 1818	10
« Embellissement de Bruxelles », le plan de Vifquain	11
LES BOULEVARDS, DE LA PLACE ROGIER À LA PORTE DE HAL: LE PATRIMOINE ARCHITECTURAL	15
PANORAMA CHRONOLOGIQUE	15
PROMENADE DU NORD AU SUD.	
PORTION EST DE LA PETITE CEINTURE	19

LA PETITE CEINTURE, DU MOYEN ÂGE À NOS JOURS

Formant un pentagone, les boulevards de ceinture épousent approximativement le tracé des anciennes fortifications avancées des XVII^e et XVIII^e siècles qui doublaient le mur d'enceinte du XIV^e siècle. Devenue inefficace, cette seconde enceinte qui constituait en outre une lourde entrave au développement de la cité, sera démantelée à partir de 1812 pour faire place à une ceinture de larges boulevards. Ce projet grandiose a donné au pentagone ses limites définitives. Encerclant le cœur historique de la ville d'un boulevard-promenade, il est inspiré des réalisations parisiennes. L'entreprise, étalée jusqu'en 1840, libéra progressivement la ville du carcan dans lequel elle était confinée, suscita le développement des faubourgs (le quartier Léopold, l'avenue Louise...) et encouragea une première migration des couches aisées de la population vers le haut de la ville. Jadis promenade arborée et brillante, parcourue par de luxueux équipages et ponctuée de places et de ronds-points en manière de « reposoirs », la petite ceinture est aujourd'hui une autoroute urbaine dotée de toutes les infrastructures : tunnels, métro, voies rapides et connexions avec la plupart des grandes villes du pays. Hier, résumé de l'architecture du néoclassicisme à l'Art déco, elle

abritait dans ses portions nord et haut de la ville les quartiers résidentiels les plus prisés de la capitale tandis que les abords du canal affichaient un caractère davantage utilitaire et économique (abattoir communal, grand entrepôt des douanes, caserne d'infanterie du Petit-Château). A présent, la petite ceinture a cédé pour partie à la tentation du secteur tertiaire tandis que se sont élevés des tours à la gloire du mouvement international et des projets issus en droite ligne des CIAM (Congrès internationaux d'Architecture moderne) : le projet Manhattan, la tour Maillou, l'immeuble des Assurances générales, l'hôtel Hilton... Le contraste entre partie haute du boulevard et partie basse demeure cependant tangible, les alentours du canal ayant conservé leur vocation plus industrielle et commerciale. A côté des grands symboles de l'architecture contemporaine (les immeubles de la Banque Bruxelles Lambert et de la Prévoyance sociale) subsistent également, épars, des témoins d'un passé proche (le Botanique, le Palais des Académies, les pavillons de l'octroi des portes de Ninove et d'Anderlecht, la place des Barricades) ou lointain (la porte de Hal, les vestiges des fortifications et les souvenirs de sa vocation militaire). Car la petite ceinture se rattache avant tout à l'histoire de la ville, le pentagone étant son essence, son cœur et son centre historique. Si les premiers balbutiements de la cité se

La porte de Schaerbeek vers 1613, dessinée par Cantagallina.



REPÈRES CHRONOLOGIQUES

- XIII^e siècle : première enceinte
- 1357-1383 : deuxième enceinte (renforcée en 1552-1576 puis en 1671-1672).
- 1561 : inauguration du canal de Willebroeck.
- 1781 : le démantèlement des remparts est décidé suite à une ordonnance de Joseph II.
- 1782-1785 : la plupart des portes de la deuxième enceinte sont démolies.
- 1^{er} vendémiaire an XII : Bruxelles cesse d'être place de guerre.
- 9 vendémiaire an XIII : Napoléon abandonne en toute propriété à la commune le terrain des anciennes fortifications.
- 19 mai 1810 : un décret de Napoléon ordonne la démolition des remparts et leur remplacement par un boulevard circulaire.
- 1812 : début des travaux dans la section nord, entre le canal de Willebroeck et la porte de Schaerbeek.
- 30 septembre 1818 : concours pour l'aménagement des boulevards.
- 1819 : les travaux commencent à l'Allée Verte, sous la direction de Jean-Baptiste Vifquain, lauréat du concours.
- 1830 : les travaux d'aménagement des boulevards ont atteint la porte de Hal en passant par les boulevards d'Anvers, du Jardin botanique, Bischoffsheim, du Régent et de Waterloo.
- 1832 : le dernier tronçon, du côté ouest de la ville est entamé sous la direction de Auguste Payen. Il correspond à l'aménagement successif des boulevards du Midi, de l'Abattoir, Barthélémy, de Nieupoort et du Neuvième de Ligne. Le canal de Charleroi est ouvert à la navigation.
- 1840 : achèvement des travaux avec la construction de l'écluse de la Senne, en face de la gare des Bogards, et du voûtement sous le boulevard d'Anvers. La boucle est bouclée.
- 20 juillet 1860 : abolition de l'octroi.



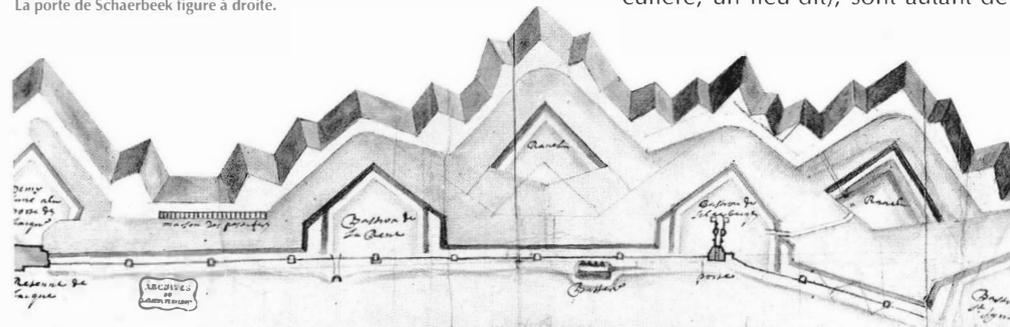
Vers 1550, Jacob van Deventer dressa, avec grande précision, le premier plan général de Bruxelles. La seconde enceinte englobe encore d'importants espaces non bâtis.

situent autour des trois noyaux (Saint-Géry, Saint-Michel et le Coudenberg) qui seront entourés d'une première enceinte, son développement a rapidement pris la forme du pentagone. Née en partie de la croissance organique de la ville, cette forme étirée vers le sud et matérialisée par la seconde enceinte, émane des premiers remparts : chaque porte se situe en effet à cheval sur la voie provenant de la porte primitive. Le tracé défini, les fortifications élevées, le pentagone ne changera plus guère. Il contiendra la population bruxelloise jusqu'à la fin de l'Ancien Régime. Et puis, une fois l'enceinte démantelée, les boulevards extérieurs bâtis (en débordant légèrement au nord et nord-est) et l'octroi supprimé, le pentagone réapparaît telle une trace indélébile de l'évolution de la cité, du moyen âge à nos jours.

BRUXELLES FORTIFIÉE

Place de guerre jusqu'au 1^{er} vendémiaire an XII, Bruxelles connut successivement deux enceintes dont les témoins émaillent encore çà et là le périmètre de la capitale. Au nombre de ceux-ci, certains figurent parmi les plus anciens vestiges de construction à l'intérieur du pentagone. D'autres, sauvés in extremis ont été remodelés au goût du jour ; certains, ensevelis, ont été découverts à l'occasion de grands travaux ; d'autres encore, ont été intégrés à la trame urbaine ou à des réalisations récentes. D'autres enfin, réduits à de simples allusions (un nom de rue, une disposition particulière, un lieu-dit), sont autant de

Document dressé en 1672, sur les ordres du comte de Monterey qui renforça les fortifications de Bruxelles lorsque les troupes françaises la menaçaient. La porte de Schaerbeek figure à droite.



jalons du passé fortifié de la ville qui transparait aussi à même le parcellaire.

La première enceinte, établie probablement au début du XIII^e siècle, se déployait sur quelque quatre kilomètres. Ce rempart, ponctué de tours et percé de sept portes, fut rapidement débordé : des faubourgs se développèrent bientôt hors les murs autour des voies d'accès, les terres de culture se révélèrent insuffisantes compte tenu d'une démographie galopante. Il s'avéra de surcroît inefficace et vulnérable. Son sort en fut définitivement jeté lorsqu'en 1356 éclata la guerre de succession du Brabant. Les troupes du comte de Flandre pénétrèrent alors sans encombre au cœur de la cité...

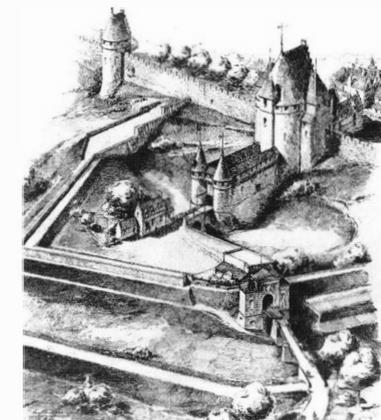
Suite à leur cinglante défaite, les Bruxellois entreprirent sans tarder la création d'une nouvelle enceinte plus sûre et englobant faubourgs et grands espaces cultivables. Construite entre 1357 et 1379 environ, elle ne fut achevée, au sud, qu'en 1381-1383, par manque de ressources. Elle avait un développement de huit kilomètres, soit le double de la précédente et était dotée comme celle-ci de sept portes et ponctuée de tours. Exploitant également les moyens de défense offerts par l'orohydrographie, fossés, rivières et terrains marécageux au nord et à l'ouest, pente du plateau vers l'est, étangs et ravins à la pointe sud, elle était faite de briques, avec un parement extérieur de pierre blanche. Deux puissantes tours, la *Wollendries Toren* (ou Tour du Pré aux Laines dite la Grosse Tour) et la Tour bleue formaient les pièces maîtresses du système défensif vers l'est, là où les fossés étaient à sec.

L'enceinte fut renforcée par des ravelins en 1552-1576. Puis, suite aux campagnes répétées et menaçantes de Louis XIV, des ravelins, demi-lunes, bastions, tours défensives et ouvrages à cornes furent ajoutés de 1666 à 1675. Le Fort Monterey, une citadelle carrée et régulière flanquée de quatre bastions et conçue selon les règles chères à Vauban, fut construit entre Saint-Gilles et Forest. Mais ces travaux allaient rapidement être démodés. A peine un siècle plus tard, l'enceinte avait déjà perdu toute valeur militaire.



Cent cinquante années après Deventer, Nicolas De Fer publie son plan de Bruxelles. Il y représente en gris le bâti qui s'est développé à l'intérieur des remparts.

Reconstitution graphique, par l'architecte Eugène Dhucque, de l'aspect que présentaient la porte de Louvain et ses abords à la fin du XVIII^e siècle.



SUR LES TRACES DE NOS ENCEINTES

De l'enceinte primitive, subsistent entre autres, la tour dite Anneessens, la tour Noire, la tour dite du Doyen, la tour de Villers, des fragments de courtines rattachés à ces tours ou dissimulés dans la ville, une portion de muraille et une tour rue de Villers et des Alexiens, un pan de mur à l'athénée rue du Chêne...

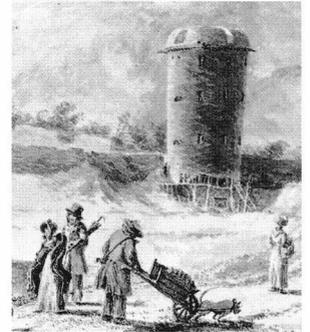
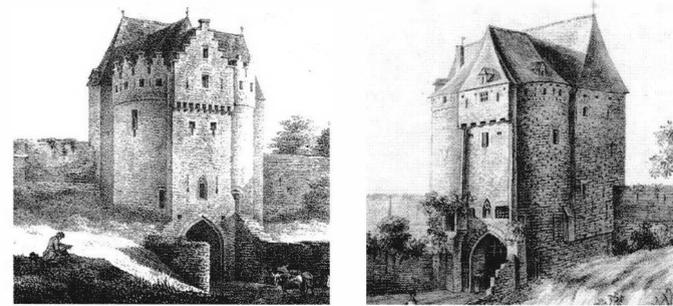
La deuxième enceinte n'est pas seulement reconnaissable sur les plans où elle est reportée de façon à être facilement distinguée (les boulevards extérieurs, elle est également repérable dans la ville. Ainsi, certaines dispositions actuelles répercutent manifestement un tracé antérieur ou d'anciennes limites urbaines : la rue de la Charité à Saint-Josse (dont le coude faisait partie de l'ancien chemin de ronde qui longeait à cet endroit la demi-lune de la porte de Louvain), la rue de la Révolution, la rue de la Poudrière, le cul-de-sac de la rue du Magasin et l'impasse Van Hoeter rappellent autant de frontières de la ville du XVIII^e siècle. Si la porte de Hal est la seule conservée in situ, d'autres vestiges subsistent disséminés aux limites du pentagone (reconstitution sur le quai de la station de métro Hôtel des Monnaies d'un mur en escarpe construit sur pilotis d'un bastion du XVII^e siècle). Le grand étang du Jardin botanique en bordure de la rue Gineste est un témoin des profondes douves creusées au pied de la construction. Les noms de lieux sont quelquefois les uniques souvenirs du passé fortifié de la cité : le square du Bastion et la rue de la Grosse Tour à Ixelles, les rues du Fort et des Fortifications à Saint-Gilles...

BRUXELLES 1800

A l'aube du XIX^e siècle, Bruxelles offrait encore bien des traits d'une cité médiévale. La vieille structure urbaine était restée relativement intacte, les remparts et les fortifications commencés au XIV^e siècle étaient toujours en place. La ville n'atteignait pas les 100.000 habitants. En 1804, Charles Ondiette écrivait dans son *Dictionnaire géographique et topographique des treize départements de la Belgique et de la rive gauche du Rhin* : « Les remparts de Bruxelles ne sont pas moins agréables que les autres promenades de l'intérieur et de l'extérieur de cette ville ; ils sont ombragés de gros arbres touffus, entre lesquels on découvre en divers endroits toute la ville et la campagne des alentours, ce qui forme le plus bel aspect ; car il est peu de villes dont les dehors soient aussi charmants que le sont ceux de Bruxelles ».



Plan du pentagone bruxellois en 1815, dressé par le capitaine-ingénieur



De gauche à droite :

Porte de Schaerbeek, démolie en 1784, dessinée par J.J. Bulens.

Porte de Namur, démolie en 1784, dessinée par J.J. Bulens.

Paul Vitzhumb a conservé le souvenir des travaux de sape menés à la Grosse Tour en 1807.

Pourtant, sous des abords pleins de charme, une campagne verdoyante et ondoyante aux portes de la cité, la ville souffrait d'isolement et de manque de place. A l'intérieur de l'enceinte fortifiée, il ne se trouvait plus guère de terrains libres. L'expansion du noyau historique de la ville vers les faubourgs était par ailleurs freinée par l'obstacle des fortifications et Bruxelles demeurait encore nettement séparée des communes limitrophes de Saint-Josse-ten-Noode, Ixelles, Saint-Gilles, Anderlecht et Molenbeek-Saint-Jean.

Progressivement, la population s'accrût. La ville allait connaître les débuts de l'industrialisation. L'espace se fit rare, les faubourgs se développèrent tandis que la cité était de plus en plus isolée dans ses murs. Elle étouffait dans ses vieux remparts. Dans la seconde moitié du XVIII^e siècle, Bruxelles était entrée dans une ère nouvelle, celle de l'urbanisme et des grands ensembles planifiés (la place Royale, le parc de Bruxelles). C'est alors qu'elle franchit les limites du pentagone devenu trop étroit. La destruction de l'enceinte fortifiée était dès lors devenue inéluctable. Dès 1782 la décision de désaffecter les fortifications de la ville fut prise. Le démantèlement des portes débuta en 1782-1785 sur l'ordre de Joseph II. En 1810, Napoléon signa un décret de démolition des remparts et leur remplacement par un boulevard circulaire. L'entreprise sera entamée dès 1812 mais elle subira les aléas de la conjoncture politique du moment. C'est finalement vers 1840 que Bruxelles, devenue entretemps capitale d'un état indépendant, verra son boulevard-promenade achevé par tronçons, d'est en ouest.

L'abolition de l'octroi donna lieu à d'importantes festivités, comme ici, porte de Namur, dans la nuit du 21 juillet 1860.

DU DÉMANTÈLEMENT

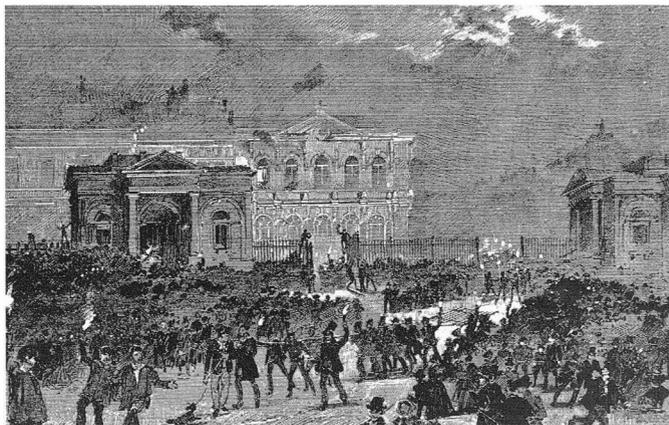
LA QUESTION DE L'OCTROI

La ville débarrassée de ses portes ne sera pas pour autant libérée de toute entrave. Sous le régime hollandais (1815-1830), l'établissement de droits d'entrée sur les marchandises fit qu'on éleva une barrière en lieu et place des remparts. On franchissait celle-ci à hauteur des anciennes portes remplacées par les pavillons de l'octroi. Bruxelles demeura donc une cité fermée. Ce système de perception de taxes à l'entrée de la ville limitait d'un côté les échanges avec l'extérieur et encourageait de l'autre l'exode d'une partie de la population et des industries tentées par des conditions de vie plus intéressantes en dehors du pentagone : terrains bon marché, impôts moins lourds et espace à foison. Par ailleurs, l'ouverture de nouvelles portes se heurtait à l'obstacle de l'octroi.

L'expansion de la ville permit cependant l'établissement des portes de Ninove (1816), Louise (d'abord dénommée porte de Charleroi, 1840), de la Loi (1849) et Léopold (1850).

Cette situation durera jusqu'au 20 juillet 1860, jour de l'abolition de l'octroi et nuit de libération, d'euphorie et de liesse populaire où la plupart des pavillons, grilles et palissades qui entouraient la ville, ces « vestiges du régime vexatoire et détesté des octrois », furent détruits à grand fracas. On raconte qu'à peine « deux heures après les douze coups de minuit il ne subsistait plus rien des obstacles censés dissuader les fraudeurs autour de l'enceinte de Bruxelles. Des charrettes à bras venaient en décharger les débris sur la Grand'Place ».

L'abolition de l'octroi exerça une influence décisive sur l'urbanisation de la capitale, favorisant un plus grand étalement des extensions de la ville au point de supprimer progressivement toute trace de séparation entre la ville et ses faubourgs.



LES PORTES DE LA VILLE

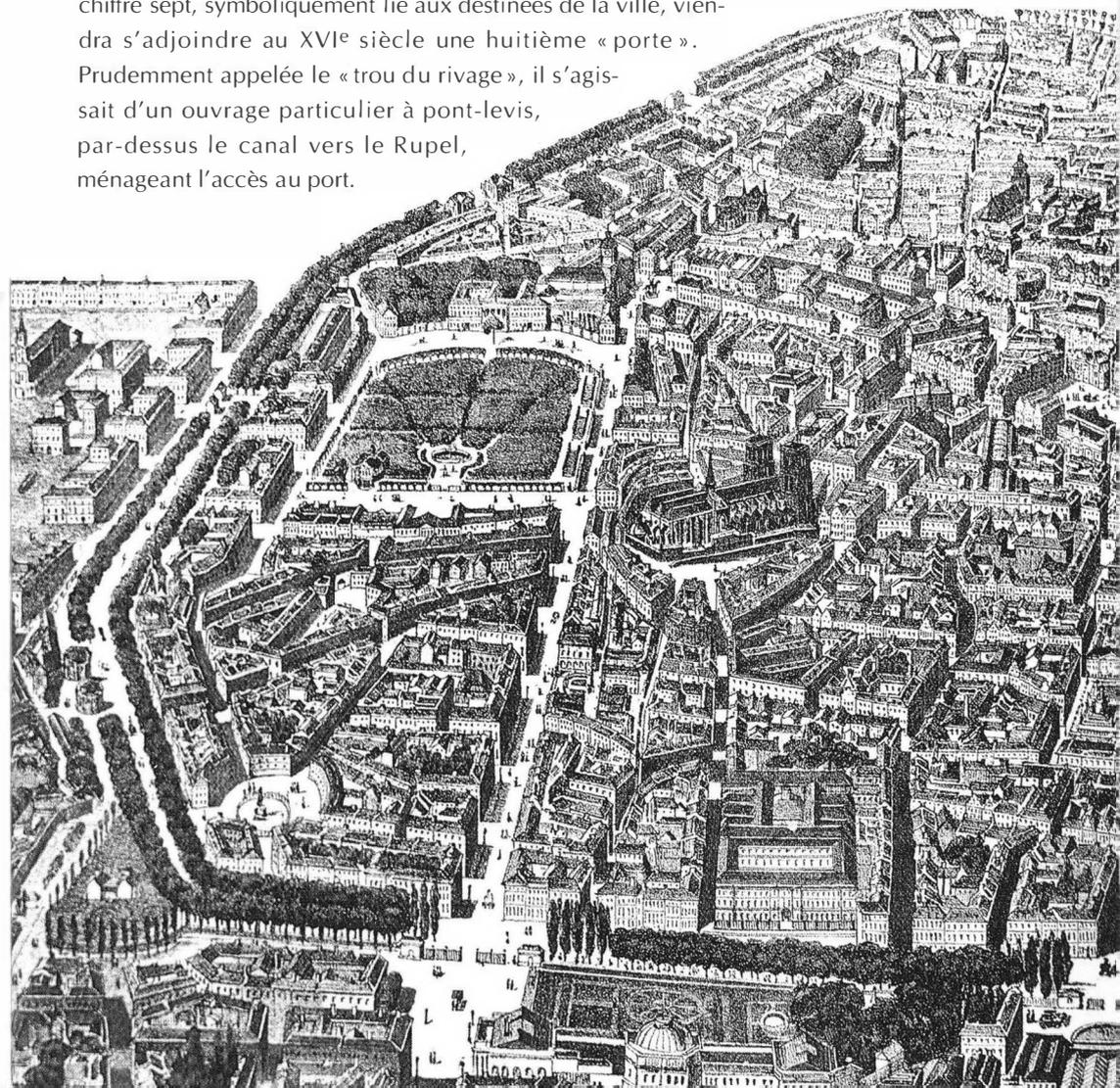
Première étape du démantèlement, cinq des sept portes qui interrompaient l'enceinte, vont être démolies entre 1782 et 1785 pour dégager la circulation. La porte de Laeken sera maintenue jusqu'en 1809, date à laquelle la porte voisine, rebaptisée Bonaparte ou Napoléon pour la circonstance, fut rouverte. En 1820, le gouvernement hollandais y élèvera la porte Guillaume, un arc de triomphe d'allure classique dessiné par Tilman-François Suys à l'entrée de la promenade de l'Allée Verte. Quant à la porte de Hal, sauvée en raison de son affectation carcérale depuis la période autrichienne, elle demeure l'ultime témoin (revu et corrigé à la lumière du XIX^e siècle certes) des portes fortifiées qui ponctuaient les remparts.

D'après les sources iconographiques, ces portes étaient généralement de plan semi-circulaire, arrondi vers l'extérieur. La face plate en saillie vers l'intérieur, était percée d'une ouverture en arc brisé et couverte en bâtière. Elles étaient sept en tout, avec d'est en ouest, les portes de Laeken, de Schaerbeek (de Cologne), de Louvain, de Namur, de Hal (d'Obbrussel),

DES FORTIFICATIONS À LA CRÉATION DES BOULEVARDS EXTÉRIEURS

d'Anderlecht ('t Kruysken) et de Flandre. Ces appellations découlent, pour la plupart, des chaussées qui, au départ du pentagone s'en allaient rejoindre les autres villes du pays. A ce chiffre sept, symboliquement lié aux destinées de la ville, viendra s'adjoindre au XVI^e siècle une huitième « porte ». Prudemment appelée le « trou du rivage », il s'agissait d'un ouvrage particulier à pont-levis, par-dessus le canal vers le Rupel, ménageant l'accès au port.

Bruxelles vers 1855, tel qu'on l'apercevait à partir d'un ballon fixé approximativement à la verticale de l'actuel Centre de Communication Nord.



JEAN-BAPTISTE VIFQUAIN
OU VIFQUIN
(Tournai, 1789 - Ivry-sur-Seine, 1854)
Militaire, ingénieur, architecte et urbaniste.



Sorti de l'Ecole Polytechnique de France en 1814 où Jean Nicolas Louis Durand lui enseigna l'architecture, Vifquain est capitaine d'artillerie sous Napoléon. Appelé à Bruxelles par le roi Guillaume 1^{er} des Pays-Bas, il entame une carrière fulgurante. Après avoir été inspecteur des octrois de sa ville natale, il est nommé dès 1815 sous-inspecteur des Travaux publics à Bruxelles puis ingénieur en chef de seconde classe des Bâtiments civils de la circonscription de Bruxelles en 1817, de première classe en 1825 pour devenir à quarante ans inspecteur divisionnaire des Ponts et Chaussées (1829). Son nom est volontiers lié à l'embellissement de Bruxelles et de ses faubourgs pour lesquels il a fait quantité de projets. Sa carrière embrasse toutefois des domaines aussi diversifiés que l'architecture (projet pour le monument de Waterloo, hôpital de Tirlemont, restauration de la tour de l'église Saint-Julien d'Ath, théâtre de la Monnaie en collaboration avec Louis Damesne...), l'urbanisme (la petite ceinture, le prolongement de la rue Royale...) mais également le génie civil (l'infrastructure, les canaux, le chemin de fer). Vers 1820, il réalise un passage recouvert d'un toit vitré, probablement la première galerie vitrée de Belgique. C'est à Vifquain que revient également la paternité du premier pont suspendu de Belgique (Bazel, château des vicomtes Vilain XIII, 1824). Personnage hors norme, il concourt grandement à l'orientation et à la planification du réseau des canaux et des chemins de fer belges. Intimement lié à la réalisation du canal de Charleroi –pour lequel il dessina les baquets, bateaux fluviaux typiques dont les dimensions ont été édictées par celles des écluses–, il est également l'auteur d'un ouvrage considérable sur *Les voies navigables en Belgique*, Bruxelles, 1844.

LE CONCOURS DE 1818

Les opérations de démantèlement entamées, la seconde enceinte allait disparaître petit à petit. Ouverte du côté du parc dès 1782, elle sera progressivement remplacée par un boulevard planté d'arbres. Si les dés étaient jetés dès 1810 par décret impérial, l'avancée des travaux sera cependant tributaire des nombreux événements politiques qui émaillèrent le début du XIX^e siècle : du régime français (1794-1815) à la chute de l'Empire et à l'occupation hollandaise (1815-1830) puis à la révolution de 1830 et à l'indépendance du pays.

En octobre 1818, la Régence de Bruxelles lança un concours pour « l'aplanissement des remparts de la ville de Bruxelles et la transformation de ceux-ci en boulevards, y compris tous ouvrages d'art, comme ponts, portes, barrières, bureaux des taxes municipales, corps-de-gardes, etc. ». Ce concours, ouvert aux « ingénieurs, architectes et autres artistes », stipulait que « le meilleur plan sera celui qui offrira le plus d'avantages à la Ville sous le rapport de l'économie, de l'embellissement, de la facilité des communications et de l'augmentation de la population ». Trois projets seulement furent présentés : « *Le programme fait loi* », intitulé du projet de J.A. Werry, professeur à l'Académie des Beaux-Arts; celui du « Zélé patriote », A. Engels, architecte attaché au corps des ingénieurs du Waterstaat (Administration des Ponts et Chaussées) et, enfin, les plans portant la mention S.P.Q.B. (*Senatus PopulusQue Bruxellensis*), signés Jean-Baptiste Vifquain, ingénieur en chef du Waterstaat. Trois projets, autant d'options qui, après délibération, verront la victoire du plan de Vifquain. Cumulant originalité et précision du devis, l'assemblée y reconnut « non seulement le talent

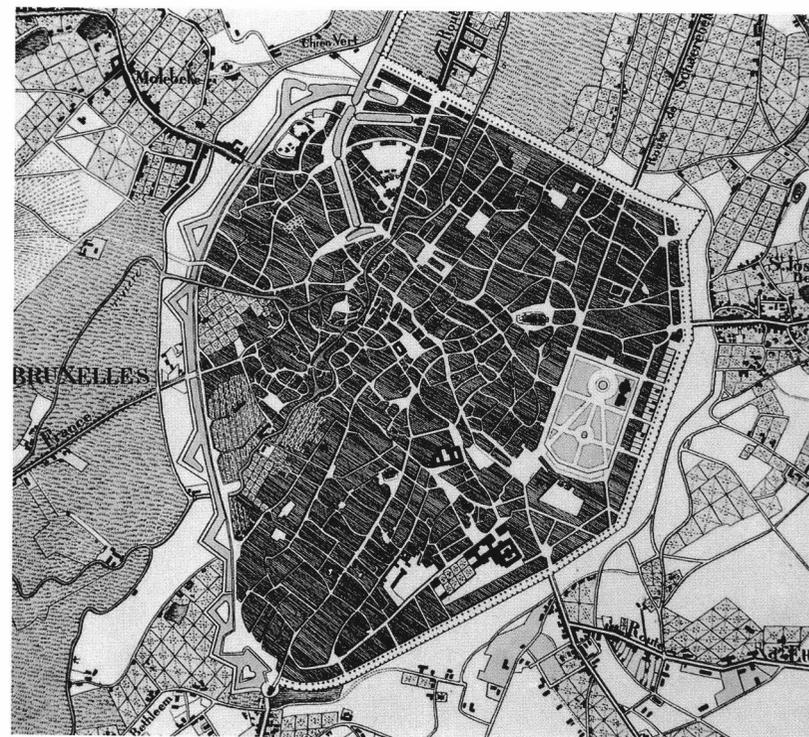
d'un savant ingénieur mais les vues éclairées d'un bon administrateur ». Ce choix s'avérera déterminant pour la modernisation de la ville, le remaniement du tissu urbain, l'extension de Bruxelles et la propagation du néoclassicisme. Proclamé vainqueur de la compétition le 10 janvier 1819, Jean-Baptiste Vifquain prit rapidement la direction des travaux qui reprirent de plus belle.

« EMBELLISSEMENT DE BRUXELLES »,

LE PLAN DE VIFQUAIN

Dès l'abord et sans détours, Vifquain donne le ton de son projet : « Abattre les remparts n'est rien. Vendre fructueusement les terrains, y faire bâtir, l'animer sur tout son développement est l'important ». Les limites pentagonales de la ville sont maintenues (la surface ne croît que d'un quart) et les données topographiques sont exploitées afin de donner à son tracé une très grande ampleur.

Ce plan, extrait du *Guide des voyageurs dans Bruxelles* publié par Colin de Plancy en 1826, détaille les boulevards nouvellement créés.



Le projet est basé sur la récupération du coût des travaux par la vente des terrains de la ville. Cette option séduira le jury autant que la variété et l'originalité des aménagements (notamment la mise en place de sorties vers les villes voisines et de « parkings », encore visibles aux portes de Ninove, d'Anvers et de Namur, pour les diligences et les relais de chevaux). L'assemblée s'exprima en ces termes : « ce projet offre dans la variété des boulevards des embellissements remarquables, dans le creusement d'un nouveau bassin le moyen de tirer un excellent parti d'une portion des terrains à vendre et dans la rectification de l'alignement de plusieurs rues de la ville, une amélioration sensible et manifeste ». Côté est, il s'agit de valoriser cette portion des boulevards qui possède « la plus belle position de toute la ville, les vues les plus magnifiques » en y attirant la frange aisée de la population. L'idée d'y créer un quartier riche et séduisant, digne d'un quartier royal, s'impose d'emblée. Il doit être capable d'attirer « la population la plus riche par la construction et la disposition de quelque chose de grand, de remarquable tel qu'un palais pour Sa Majesté le prince d'Orange. Partout où se déplacera Sa Majesté, la population riche l'y suivra et cette population par la variété et la beauté des édifices qu'elle veut élever fera du nouveau palais un séjour enchanteur ». Côté ouest, il prévoit de séduire les investisseurs en remettant à l'honneur le projet du canal de Charleroi, une idée qui remonte en fait au XV^e siècle. Élément

Pavillons de la porte de Louvain vers 1840.

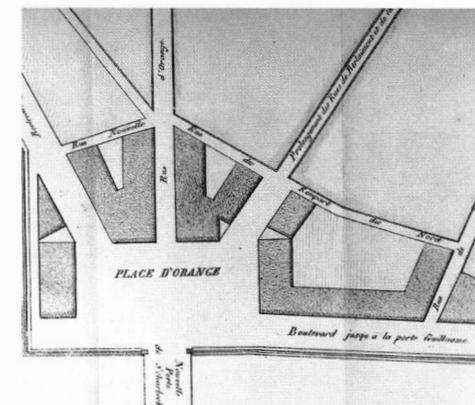


dynamisant pour le quartier, ce nouvel aménagement est susceptible « d'accroître singulièrement la richesse de Bruxelles par l'exploitation du commerce de charbon qu'un canal amènerait en abondance de Charleroy ». Le développement du projet joue tout à la fois de la simplicité et de la variété. Vifquain réfute les aménagements compliqués, recommande d'« éviter les dispositions d'édifices circu-

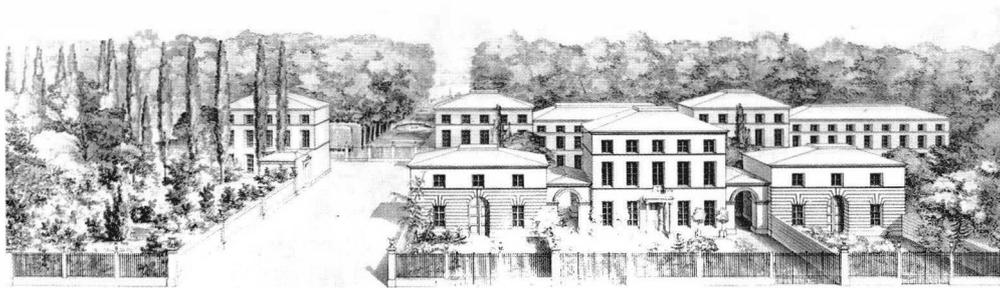
lares ou soumis à d'autres inflexions », « d'éviter de trop reculer les limites de la ville et d'y englober les faubourgs » et « d'exprimer la grandeur et la richesse par la disposition architectonique ». Il prône la variété afin d'éviter l'ennui et l'uniformité, car « sans elle il n'existe pas de beauté aimable en architecture ». Il parle de « variété de plantations sur les différents boulevards, variété d'architecture, variété de jardins, d'eaux, de murs, de fossés ».

Son plan, sous-tendu par une réelle vision urbanistique, allait donner un tout nouveau visage à Bruxelles. Loin de se résumer à une simple ligne continue bordée de maisons, il s'affirme comme un tracé ample utilisant habilement la nature du terrain et ponctué, à intervalles réguliers, d'un point de vue, d'une place, d'un rond-point autour d'une statue ou d'une esplanade. Le Jardin botanique, la place d'Orange (en haut de la porte de Schaerbeek, non réalisée), le belvédère de l'Observatoire (actuelle place Quetelet) et les esplanades à l'emplacement des anciennes portes de la ville sont autant de « reposoirs » et d'aménagements qui rythment la promenade. Le boulevard, planté de rangées d'arbres, était bordé par un chemin de ronde au-delà du fossé et des clôtures de l'octroi reliant les élégants pavillons construits aux entrées de la ville pour la perception des taxes. De cet ensemble ne subsistent in situ que les pavillons des portes de Ninove et d'Anderlecht (actuel Musée des Egouts), ceux de la porte de Namur ayant été déplacés à l'entrée du bois de La Cambre.

Pétri de néoclassicisme, influencé par les grands projets de cités idéales de Claude Nicolas Ledoux ou de Etienne Louis Boullée, le plan de Jean-Baptiste Vifquain accorde une importance particulière au maintien d'un équilibre entre ville et campagne. Il privilégie la permanence d'un environnement naturel et s'attache à réaliser la notion d'espace et de perspective. Pour rompre la monotonie des promenades, le boulevard est rythmé de places ponctuées d'entrées. L'ingénieur-architecte a en outre prévu des tronçons de largeurs différentes avec

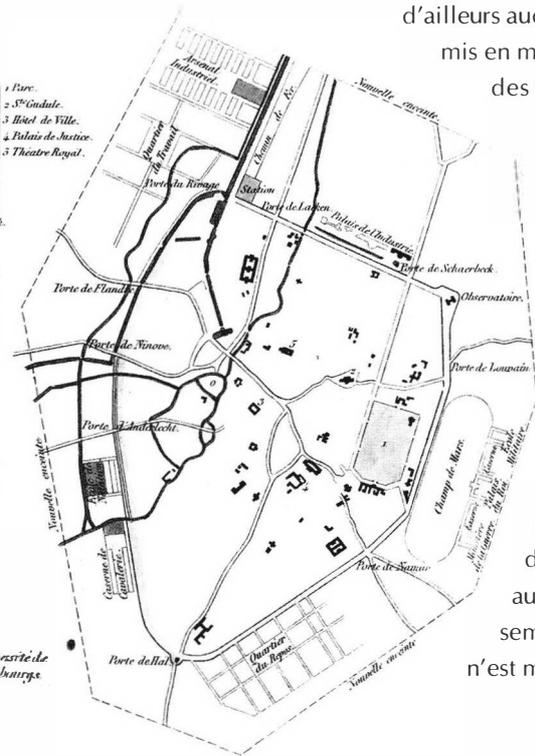


Premier projet pour la place d'Orange (1818), préfiguration de la future place des Barricades.



Projet de Charles Vander Straeten pour le boulevard du Régent et la rue Belliard. Vue vers le Parc de Bruxelles.

F. Dubois publia en 1836 un ambitieux projet urbanistique « pour attirer l'attention sur la nécessité de régulariser les constructions dans les faubourgs ».



des allées arborées. Le cours du boulevard s'élargit au fur et à mesure depuis le canal de Willebroeck jusqu'à la porte de Namur en passant par les portes d'Anvers, de Schaerbeek et de Louvain. Cette portion des boulevards est celle qui répond le mieux au projet de Vifquain.

Du projet à la réalisation, subsistent des divergences et des inconnues. Car si le plan élaboré pour le concours par Jean-Baptiste Vifquain et la note d'accompagnement sont conservés aux Archives de la Ville de Bruxelles, rares sont les précisions quant à son développement architectural. Il ne subsiste d'ailleurs aucun dessin de sa main à ce sujet. De plus, le projet mis en musique dans un premier temps par Vifquain subira

des transformations et des adaptations en cours de route. Le plan initial n'a pas été suivi à la lettre et certaines modifications ont été apportées lors de sa réalisation qui s'est étalée sur plusieurs années. Ainsi, le tracé original du boulevard du Régent avec le cours de la Reine, prestigieuse promenade plantée de quatre rangées d'arbres et ornée de fontaines et de sculptures, fut modifié par l'architecte Charles Vander Straeten; le tronçon ouest, entamé dès 1832, fut réalisé sous la direction de l'architecte communal Auguste Payen. La rue du Prince d'Orange (entre le palais de la Nation et la porte de Schaerbeek) ne verra jamais le jour alors qu'elle aurait dû « devenir la plus belle de la ville » et, inversement, la place des Barricades, pourtant bien réelle, n'est mentionnée ni dans les plans ni dans les notes.

LES BOULEVARDS, DE LA PLACE ROGIER À LA PORTE DE HAL: LE PATRIMOINE ARCHITECTURAL

PANORAMA CHRONOLOGIQUE

Entamés en 1819 par le tronçon compris entre le canal et la Senne, les travaux atteignent, à la veille de la révolution belge, la porte de Hal en passant par la porte de Namur. Repris en 1832, ils ferment la boucle par l'ouest vers 1840. L'aménagement des boulevards s'est donc fait grosso modo en deux phases: la portion est, de 1819 à 1830, et la portion ouest de 1832 à 1840.

Cette métamorphose urbanistique se concrétise par l'aménagement d'un boulevard-promenade, le tracé des premières extensions de la ville hors les murs et la construction d'une série d'ensembles et de bâtisses en bordure de la nouvelle ceinture.

Boulevard du Régent, bordé de prestigieux hôtels de maître.

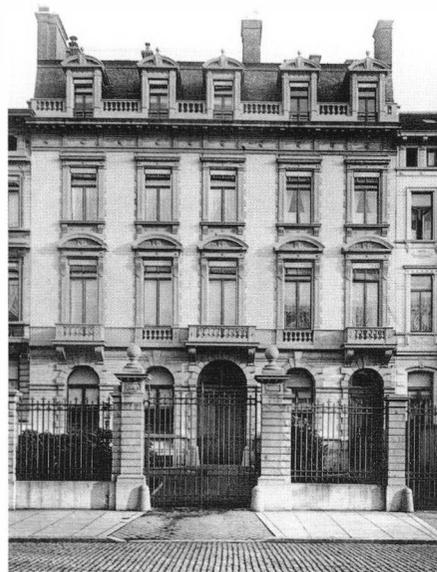


De gauche à droite, les anciens hôtels Calmeyn (n°27), F. Maskens (n°26) et L. Maskens (n°25) édifiés respectivement en 1886, 1897 et 1912, boulevard de Waterloo.



Généralement bâtis d'abord côté ville puis côté extérieur (l'institution de l'octroi freinant le développement au-delà du pentagone), les boulevards ne forment ni un ensemble figé, ni un développement uniforme. Tantôt mis au goût du jour, tantôt carrément démoli, parfois restauré, remplacé ou simplement supprimé, le bâti a évolué avec le temps et les besoins. Du XIX^e siècle à nos jours, le front bâti s'est dessiné du néo-classicisme aux derniers élans du postmodernisme. Les styles se sont côtoyés et succédés jusqu'à aujourd'hui.

Hôtel, aujourd'hui démoli, édifié avenue de l'Astronomie en 1887, sur les plans de Henri Maquet.



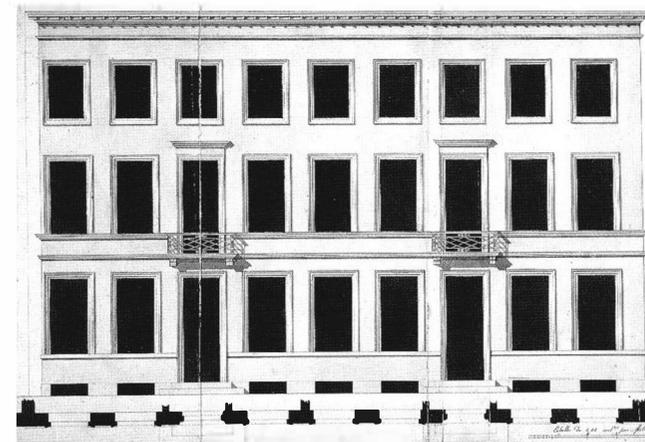
Sur fond mêlant néoclassicisme puis éclectisme, les différentes époques sont venues apposer leur sceau, tour à tour discret ou implacable. Une promenade dans le temps puis dans l'espace en saisira quelques moments.

Les premières réalisations qui bordent les nouvelles artères sont dérivées du néoclassicisme. Sous-tendues par un projet urbanistique à grande échelle, elles s'inscrivent dans un plan d'ensemble : la place des Barricades, la composition de la porte de Namur comportant les pavillons de l'octroi et les immeubles en tête des boulevards du Régent et de Waterloo, le Botanique, l'ancien Observatoire, le Palais des Académies... A l'échelle du privé et de l'habitation, d'imposants hôtels de maître (ancien hôtel de Spoelberch,

actuelle résidence de l'ambassadeur de France, par exemple) ou de plus modestes demeures bourgeoises sont disséminés tout le long de la promenade. Parmi les maîtres à penser de ces réalisations qui participent d'une remarquable unité architecturale, on peut épingler quelques grands noms de l'art de bâtir : Auguste Payen, Tilman-François Suys, Charles Vander Straeten ou Henri Partoes.

Par la suite, passé le milieu du XIX^e siècle, les références à l'architecture classique se mêlent à d'autres emprunts pour consacrer petit à petit la vogue de l'éclectisme. Les éléments puisés dans l'ensemble du répertoire architectural historique sont juxtaposés ou combinés sans règle, dans un nouveau langage stylistique. Le summum en la matière est atteint par un édifice qui hante les abords du boulevard, le Palais de Justice. En bordure des boulevards, quelques habitations bourgeoises et riches demeures témoignent de l'éclectisme et de ses multiples accents « néo » : Renaissance (l'ancien hôtel Brugmann, 31-33 boulevard de Waterloo, Henri Maquet, 1903), Renaissance flamande (11, boulevard de Waterloo, Albert Dumont, 1890), Tudor (15, place Jean Jacobs, Jules Brunfaut, 1894), gothique (Temple évangélique, 40 boulevard Bischoffsheim, 1838, démoli)...

L'émergence de l'Art nouveau au tournant du siècle n'eut que peu de retombées le long du boulevard-promenade : quelques devantures, quelques motifs décoratifs, l'une ou l'autre marquise. A ces quelques témoins épars s'ajoutent les souvenirs (une maison de Victor Horta avenue de l'Astronomie, démolie) mais aussi un très bel immeuble de Georges Hobé au n°9 de la place Jean Jacobs.



Projet anonyme, introduit en 1844, pour obtenir l'autorisation de construire deux immeubles boulevard du Régent, sur un terrain appartenant à M. Géré.

Ancien hôtel Wittouck de Medem, n°20 et 21, boulevard de Waterloo. Les quatre travées gauche de cet imposant édifice néo-Louis XIX et néo-rococo datent de 1875, les deux autres de 1919.



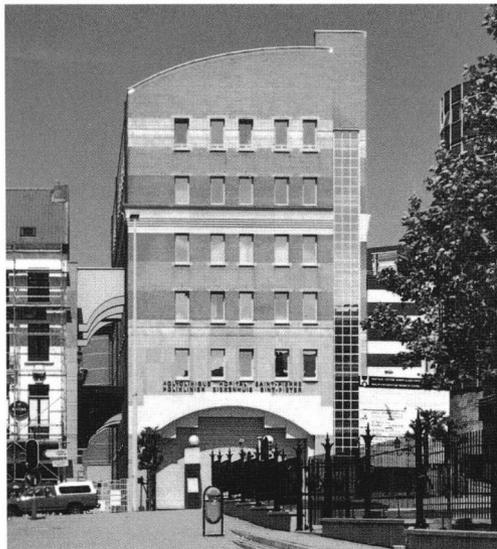
PROMENADE DU NORD AU SUD PORTION EST DE LA PETITE CEINTURE

Le style Beaux-Arts qui remet à l'honneur le Louis XVI et la plupart des styles français du XVIII^e siècle conserve quelques exemples parmi les imposants hôtels de maître d'inspiration classique du boulevard de Waterloo (le n° 25, ancien hôtel Maskens, 1912, néorococo et le n° 49 érigé par O. Francotte en néo-Louis XIV et XVI en 1905) ainsi que la monumentale architecture de l'ancien immeuble de bureaux Electrobél (Michel Polak et René Théry, place du Trône, 1 - 3, 1930), largement inspirée du Palais royal tout proche.

De l'entre-deux-guerres, une réalisation de style fonctionnaliste de Louis Herman De Koninck (10, boulevard de Waterloo, 1929) ainsi que quelques témoins de l'Art déco (des immeubles à appartements, l'ancienne faculté de médecine de l'ULB.) retiennent l'attention. Mais l'essentiel des bouleversements se situe après guerre. A la veille de l'Expo '58, la petite ceinture se mue en véritable autoroute urbaine. Les arbres sont sacrifiés, des carrefours à double niveau sont aménagés avenue Louise, rue de la Loi, rue Royale, place Rogier et place Madou. A la fin des années soixante, c'est le tour de la porte de Namur et de la place du Trône. Ce réseau souterrain s'achève dans les années quatre-vingts avec les tunnels de la porte de Hal et de la place Saintelette. Entre-temps, la ville

s'est également dotée d'une ligne de métro parallèle aux tunnels routiers. En surface, l'heure des immeubles-tours et des vastes complexes de bureaux bat son plein. Les projets immobiliers se multiplient. Le secteur tertiaire (la Cité administrative de l'Etat) et les rez-de-chaussée commerciaux (le puzzle de City 2) s'imposent souvent au détriment du patrimoine et de l'affectation résidentielle. Pourtant, ces dernières années, les vastes opérations de rénovation ou de restauration redonnent vie et prestige aux boulevards : les hôtels de la place Rogier, le Botanique, les anciennes Ecuries royales, l'ex-faculté de médecine, la réouverture de la porte de Hal...

La nouvelle polyclinique, à front du boulevard de Waterloo, est le premier bâtiment achevé de l'importante rénovation du Centre hospitalier Saint-Pierre, menée sur les plans de la S.A. Verhaegen.



Amorcée du nord vers le sud, dans le sens chronologique des travaux, le parcours se détaille en quatre tronçons correspondant aux anciennes portes de la ville. Le rythme est donné au départ de la place Rogier par les portes de Schaerbeek, de Louvain, de Namur et de Hal, point de chute d'une balade en forme de demi-parcours.

DE LA PLACE ROGIER À LA PORTE DE SCHAEERBEEK



Boulevard du Jardin botanique. Vue prise à partir de la porte de Schaerbeek, au milieu du XIX^e siècle.

Les gestionnaires du grand magasin « Au Bon Marché » firent appel à l'architecte parisien G.J. Maugue pour édifier, dans le style Art déco, leur nouveau siège, vers 1930.

LE BOULEVARD DU JARDIN BOTANIQUE

Cette portion des boulevards de ceinture comprise entre la Senne (boulevard Emile Jacqmain) et la rue Royale (porte de Schaerbeek) figure parmi les premiers tronçons terminés en 1819-1820. Cette artère, anciennement appelée boulevard de Schaerbeek, jouxte d'un côté le Jardin botanique. De l'autre, elle longe un alignement hétéroclite associant quelques bribes d'un patrimoine plus ou moins ancien, au Style international. Ainsi, des maisons d'origine, des immeubles à appartements datant de l'entre-deux-guerres, le Bon Marché, l'Institut Saint-Louis voisinent avec la Cité administrative de l'Etat,





La façade principale de l'ancien hôpital Saint-Jean se développait parallèlement à celle du Jardin botanique.

boulevards du centre (Jacqmain et Max, 1867-1871). Puis, après la Deuxième Guerre mondiale, le rythme s'est accéléré. La jonction ferroviaire Nord-Midi, les tunnels de la petite ceinture, le métro, sont autant d'ouvrages qui ont défiguré les abords de ce boulevard qui fut jusqu'en 1860 l'un des lieux de promenade privilégiés des Bruxellois.

Planté d'arbres en son milieu, il a vu s'ériger à partir de 1821 des maisons de maître néoclassiques, l'hôpital Saint-Jean dès 1838 (bâtiment néoclassique de Henri Louis François Partoes construit à la place de l'hospice Pacheco et démoli en 1949 pour faire place à l'immeuble du Crédit Communal) puis des maisons bourgeoises progressivement transformées en commerces, restaurants ou tavernes et mises au goût de l'Art nouveau au tournant du siècle.

Angle du boulevard du Jardin botanique et de la place Rogier.



l'immeuble du Crédit Communal et du Passage 44 tandis que les tours d'IBM et de la Prévoyance sociale (aujourd'hui P&V) jettent leur ombre sur ce précieux havre de verdure, amputé et redessiné au cours des ans.

Au fil du temps, la physionomie primitive de cette artère s'est modifiée: prolongation de la rue Neuve (1839) et construction de la gare du Nord (1846), aménagement des

Le Bon Marché a subi un destin similaire: élevé par G.J. Maugue en 1928-1930 en remplacement d'un magasin dont les origines remontent aux années 1845, il a été modernisé au fil des ans.



La place Rogier

L'origine de la place Rogier (appelée d'abord « des Nations » ou « de Cologne ») est intimement liée au chemin de fer. Postérieure à la création des boulevards de ceinture, cette place rectangulaire située en contrebas du Jardin botanique et ouverte côté sud, fut tracée en 1840 selon un plan d'ensemble qui prévoyait également la construction d'une nouvelle gare, celle de l'Allée Verte étant devenue insuffisante. Réalisée par l'architecte François Coppens, la gare du Nord (ou du Jardin botanique) fut inaugurée en 1846 et achevée seulement en 1862. Le bâtiment d'allure sobre à la manière d'un palais Renaissance utilisait cependant les techniques nouvelles de la construction métallique. Il clôturait la perspective monumentale de la rue Neuve. De part et d'autre, la place était bordée de maisons d'esprit néoclassique, dont plusieurs abritaient des hôtels pour voyageurs: le Grand Hôtel Saint-Jean, l'hôtel des Boulevards, l'hôtel Royal Nord, le Cosmopolite auxquels s'ajoutèrent le Palace (Adhémar Lener, Antoine Pompe, 1908) et l'Albert 1^{er} (Michel Polak, 1920). Si les années ont eu raison de la gare –démolie en 1956 et remplacée par le Centre international Rogier (Jacques Cuisinier et S. Lebrun, 1958)–, la vocation hôtelière des lieux s'est poursuivie jusqu'à nos jours. Constructions neuves –le Sheraton (Louis Van Hove et le Groupe Structure, 1971)– et rénovations – le Palace (Traces, 1988), le New Siru (Patrick De Simpel, Christian Lechien, 1990), l'Albert 1^{er} (Atelier de Genval, 1995)– donnent désormais le ton.

Premier édifice à briser l'ordonnance néoclassique de la place, le Palace Hôtel possédait, au rez-de-chaussée, une brasserie largement éclairée.

La gare du Nord et les hôtels de la place Rogier formèrent un ensemble architectural néoclassique cohérent jusqu'au début du siècle.



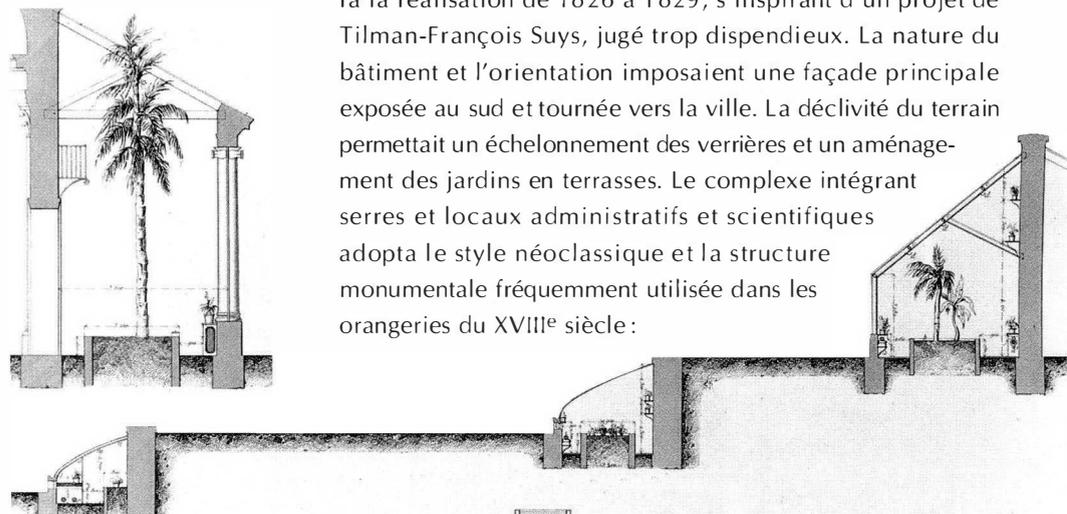
Construit l'année de l'exposition universelle, le Centre international Rogier fut considéré comme « une ville dans la ville », en raison des différentes fonctions qu'il abritait: bureaux, commerces, logements, salles d'exposition, de congrès, de spectacle.





De nombreuses lithographies publiées dans la première moitié du XIX^e siècle témoignent du succès du parc du Jardin botanique.

Les coupes schématiques, dressées par Charles Rohault de Fleury, expriment bien la conception des serres. Coupe dans la rotonde centrale (serre chaude) et de gauche à droite, serres spéciales (orchidées ou camélias), serres de multiplication et serres tempérées, de part et d'autre de la rotonde.



Le Jardin botanique

« Le Botanique » fut réalisé à l'initiative de la Société royale d'Horticulture des Pays-Bas, constituée pour veiller à la sauvegarde des collections d'un précédent jardin botanique, aménagé en 1797 Montagne de la Cour et supprimé en 1825. L'entreprise, grandiose, se voulait « l'un des embellissements les plus remarquables de la ville » et le projet ambitieux entendait rassembler dans un même édifice les fonctions scientifiques, administratives et symboliques d'un jardin botanique complet.

Ce fut l'artiste-décorateur Pierre-François Gineste qui en assura la réalisation de 1826 à 1829, s'inspirant d'un projet de Tilman-François Suys, jugé trop dispendieux. La nature du bâtiment et l'orientation imposaient une façade principale exposée au sud et tournée vers la ville. La déclivité du terrain permettait un échelonnement des verrières et un aménagement des jardins en terrasses. Le complexe intégrant serres et locaux administratifs et scientifiques adopta le style néoclassique et la structure monumentale fréquemment utilisée dans les orangeries du XVIII^e siècle :

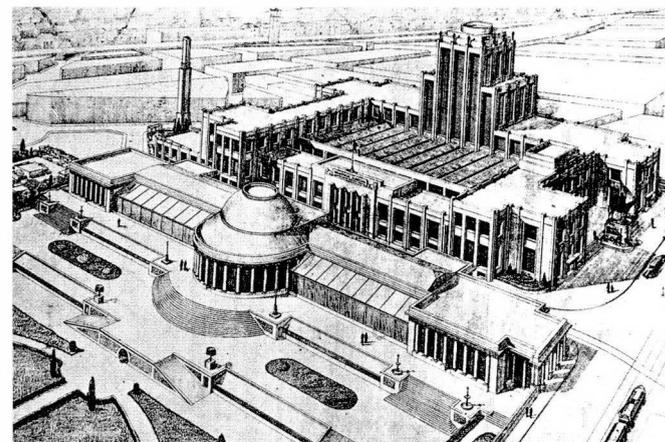
une rotonde centrale à coupole flanquée de deux ailes terminées par deux pavillons légèrement en ressaut.

Le complexe fut agrandi à plusieurs reprises entre 1842 et 1854 sous la direction de Tilman-François Suys : construction d'un portique côté rue Royale, agrandissement des orangeries, réalisation d'une grande salle de fête (convertie en galerie des herbiers en 1870, année du rachat du Jardin botanique par l'Etat). En 1893, Charles Van der Stappen et Constantin Meunier, épaulés par de nombreux artistes, réalisèrent la décoration sculptée du jardin : fontaines, candélabres, groupes sculptés et autres allégories évoquant le temps, les saisons, les animaux, les plantes. En 1899, l'édifice connut son ultime agrandissement : bibliothèque avec galerie et nouvelle salle des herbiers sur deux niveaux.

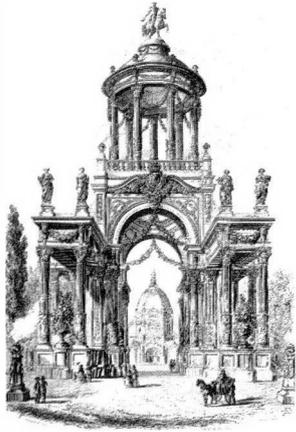
Considéré comme l'un des plus beaux sites de Bruxelles, l'endroit fut convoité de tout temps. Régulièrement menacé de reconstruction, de transformation, de destruction même, les travaux de la jonction ferroviaire Nord-Midi allaient entraîner son déménagement. En 1939, l'institution investit le domaine de Bouchout à Meise tandis qu'à Bruxelles, le temple de Flore sera soumis aux projets les plus divers et parmi eux, l'implantation de la Bibliothèque royale. Le parc, partiellement mutilé, fut réaménagé par René Pechère en 1953. En 1979, l'Atelier 20 (Patrick De Simpel et Christian Lechien) se voyait confier la reconversion du bâtiment alors à l'abandon. En 1983, « Le Botanique », Centre culturel de la Communauté française Wallonie - Bruxelles était né.



Le Laurier ou la Gloire de Julien Dillens.

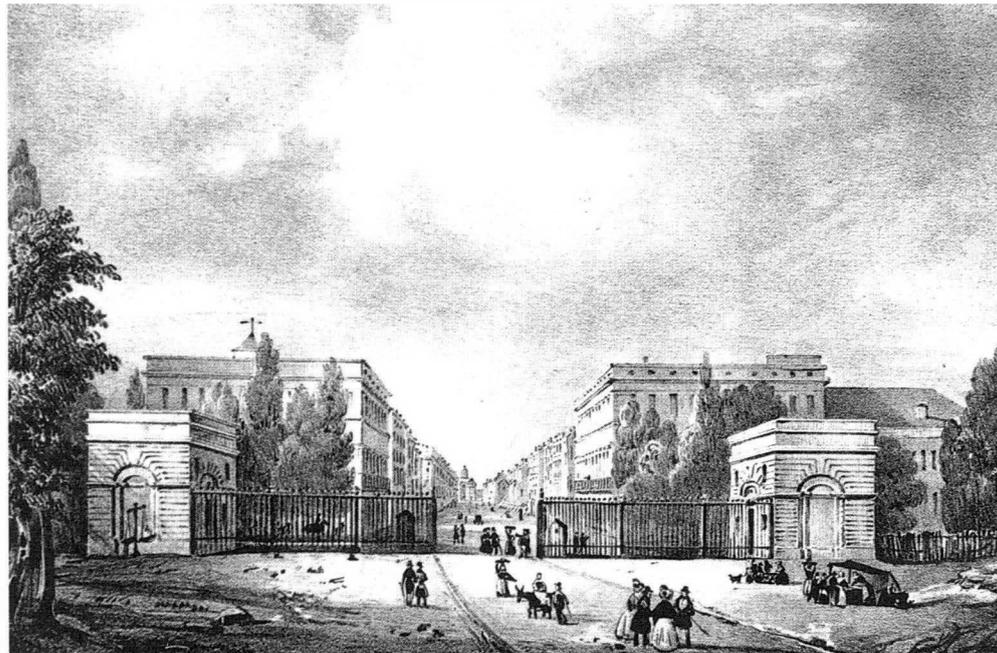


En 1938, Paul Saintenoy présente, au concours organisé par les pouvoirs publics en vue de l'édification d'une Bibliothèque royale sur le site du Jardin botanique, un projet préservant l'édifice et ses jardins.



Arc de triomphe élevé porte de Schaerbeek en 1856, à l'occasion du vingt-cinquième anniversaire de l'avènement de Léopold I. Vue vers l'église Sainte-Marie.

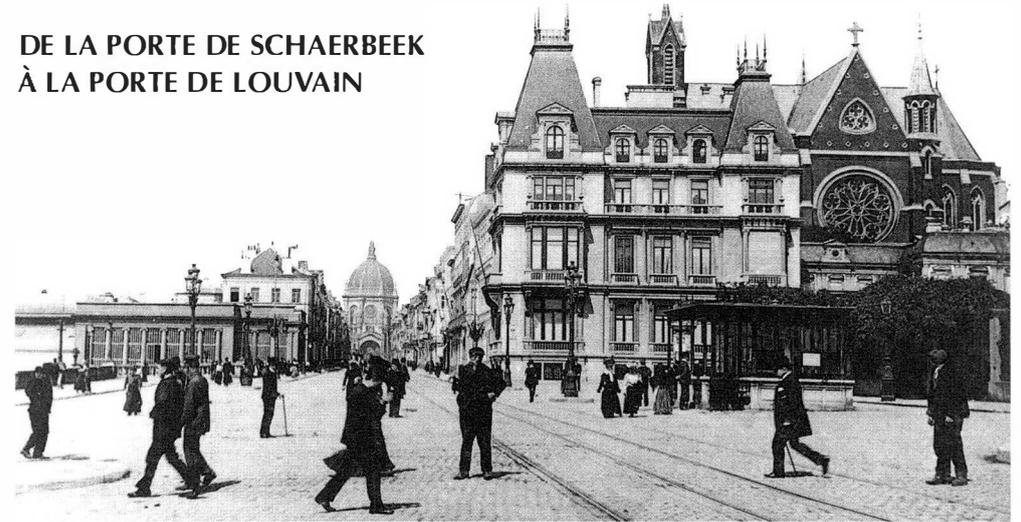
Grille et pavillons de l'octroi de la porte de Schaerbeek. Vue vers la place Royale.



La rue Royale

Prolongée une première fois en 1822 jusqu'à la porte de Schaerbeek, la rue Royale franchit les limites du pentagone à partir de 1827. Elle traverse le boulevard du Jardin botanique pour se prolonger, sur le territoire des communes de Saint-Josse-ten-Noode et de Schaerbeek, jusqu'à la place de la Reine où la perspective s'achève par l'église Royale Sainte-Marie (Henri Désiré Louis Van Overstraeten, 1844). Tracée sur les hauteurs qui séparent les vallées de la Senne et du Maelbeek, la rue Royale « extérieure », est la première voie monumentale qui s'urbanise dans les faubourgs. L'inauguration du Jardin botanique (1829) va contribuer au caractère monumental de cette artère et stimuler la construction. Dès 1830, de vastes hôtels particuliers, hôtels de maître ou maisons bourgeoises (dont celle de Jean-Baptiste Vifquain, remplacée par le Couvent du Gesù en 1856), voient le jour. La plupart sont d'esprit néoclassique ou éclectique et plusieurs sont dus à l'architecte Tilman-François Suys (sa propre maison, le pavillon Cazeaux, etc.).

DE LA PORTE DE SCHAERBEEK À LA PORTE DE LOUVAIN



Porte de Schaerbeek au tournant du siècle.

LE BOULEVARD BISCHOFFSHEIM

Le tronçon des boulevards de ceinture compris entre la porte de Schaerbeek et la place Surllet de Chokier correspond au boulevard de l'Observatoire, rebaptisé en 1883 Bischoffsheim, du nom d'un riche banquier, échevin et sénateur. Doublé des avenues Galilée et de l'Astronomie, ce boulevard tracé dans les années 1824 selon le projet de Jean-Baptiste Vifquain, est ponctué de plusieurs places : la place Quetelet avec l'ancien Observatoire, la place circulaire des Barricades, la place semi-circulaire appelée place Madou depuis 1877 en souvenir de l'artiste peintre qui y séjourna et y mourut, et son pendant côté pentagone, la place Surllet de Chokier, tracée en 1874 par Antoine Mennessier et marquée en son centre d'une statue allégorique de la Brabançonne, œuvre du sculpteur Charles Samuel inaugurée en 1930.

Ce boulevard, plus large que celui du Jardin botanique, était jadis planté de quatre rangées d'arbres. Il a subi quelques modifications par rapport au projet de Vifquain. La place Prince d'Orange et son palais auraient dû être implantés à proximité immédiate de l'ancienne porte de Schaerbeek. En réalité ce projet fut abandonné au profit de la place des Barricades, dont on ne trouve aucune trace dans le plan de Vifquain. Elle a été attribuée à l'architecte Nicolas Roget.

Le n° 36 du boulevard Bischoffsheim, à la façade aux réminiscences Empire, a conservé, malgré la transformation de son rez-de-chaussée, son allure générale d'origine.





Guillaume Charlier sculpta en 1917 le Monument aux Morts implanté aujourd'hui à l'entrée de la rue du Méridien.

Cette portion des boulevards fut essentiellement construite durant le deuxième quart du XIX^e siècle. Mais ces immeubles seront ensuite modifiés, à l'époque où se bâtissaient de nouvelles façades néoclassiques, éclectiques et même Art nouveau (hôtel Wiener, Victor Horta, 1911, détruit) ou Beaux-Arts (hôtel Vaxelaire, 1916). Au début du siècle, le numéro 11 du boulevard fut investi par un certain abbé Norbert Wallez. Celui-ci y installa son journal de combat, *Le XX^e Siècle*. C'est dans ce journal et dans son supplément hebdomadaire, *Le Petit Vingtième*, qu'un dénommé Hergé fit ses premières armes.

Après guerre, ce tronçon des boulevards extérieurs subit les affres du temps et de la modernité. Méconnaissable, la place Madou, autrefois ensemble homogène d'immeubles d'inspiration néoclassique et d'ateliers d'artistes conçus par Gédéon Bordiau, est désormais dominée par la tour Madou (Robert Goffaux, 1963) et quelques banals immeubles de bureaux. Jadis bordée de maisons abritant des commerces et de nombreux cafés (Le Century, la Taverne anglaise, le Relais...), la place Surllet de Chokier est à présent défigurée avec ses récents immeubles de bureaux ou d'appartements. En toile de fond, l'immeuble de verre et de granit de la Communauté française (Atelier de Genval, Michel Ruelle, 1993) a été bâti sur d'anciennes glacières voûtées.

Les immeubles de bureaux foisonnent sur l'entièreté de son développement: de l'immeuble du Crédit général hypothécaire (A. Chambon, 1914 et H. Vaes, V. Creten, 1916, actuellement ministère des finances), aux exemples de l'Art déco (l'ex-Bâloise, E. et P. Vischer, 1931, transformé) et du Style international (la tour de la Prévoyance sociale, Hugo Van Kuyck, 1954; la tour Astro, A.-J. De Doncker, 1972) en passant par le façadisme « intégré » avec la réalisation de Jacques Baudon (qui incorpore au n° 33 un hôtel de maître de l'architecte Henri Maquet dans une façade de verre).

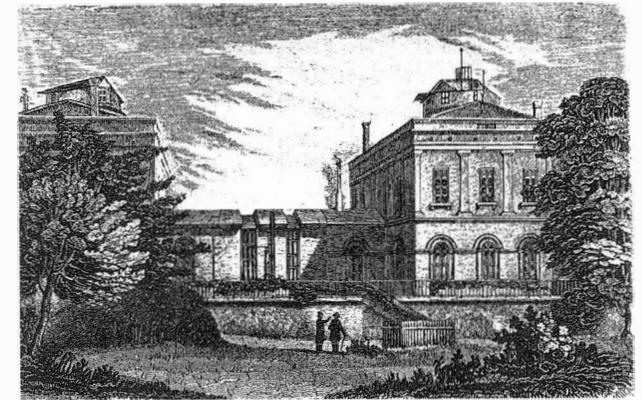
Le boulevard compte aussi, à la place d'une église néogothique, un immeuble moderne (40, boulevard Bischoffsheim, Marcel et Paul Mignot, 1977) abritant l'église protestante de Bruxelles tandis que demeurent, éparpillés, quelques précieux témoins d'autrefois: la place des Barricades, l'ancien Observatoire, quelques riches hôtels de maître...

L'ancien Observatoire

Né à l'initiative d'Adolphe Quetelet, astronome et statisticien (1796-1874), l'observatoire fut projeté dès 1823. Bâti en vertu d'un arrêté royal du 8 juin 1826 sur un terrain communal à proximité de la porte de Schaerbeek et du jardin des plantes, ce nouveau temple d'Uranie ne sera achevé qu'en 1832, le bâtiment ayant servi de fort durant les Journées de Septembre! En 1835, l'institution fut dotée de grands instruments: lunette méridienne, cercle mural et équatorial... Pourtant, cet établissement qui fut dès l'origine placé sous la direction de Quetelet et qui entendait rivaliser avec les observatoires les plus renommés d'Europe, ne fera qu'un séjour éclair au pays des astres: la construction d'un nouvel observatoire à Uccle en 1891 signait la fin de sa fonction scientifique. Abandonné un temps, puis transformé, il abritera les bureaux d'une administration. Une rénovation menée récemment (1990) a entièrement renouvelé l'intérieur.

Le bâtiment a été conçu d'après les plans d'Auguste Payen (1801-1877), architecte attaché aux traditions néoclassiques, auteur de cinq paires de pavillons de l'octroi pour les boulevards de ceinture, de l'ancien abattoir communal et de la gare du Midi. La bâtisse, austère et sobre, comprenait à l'origine deux corps de deux niveaux, reliés par une galerie. Elle abritait tout à la fois les appartements du directeur (aile gauche) et l'institution scientifique proprement dite avec ses cabinets, bibliothèque, salles des instruments et thermomètres. La construction réalisée en pierre blanche soulignée de quelques notes de pierre bleue, reflète la rigueur d'une composition géométrique où se superposent baies en plein cintre et rectangulaires et où les divisions sont marquées par les pilastres et les moulures. Entourée d'un jardin (le futur square Henri Frick) l'institution a dicté, outre le nom du boulevard adjacent, le tracé de la rue du Méridien, placée pile dans l'axe du méridien de l'observatoire.

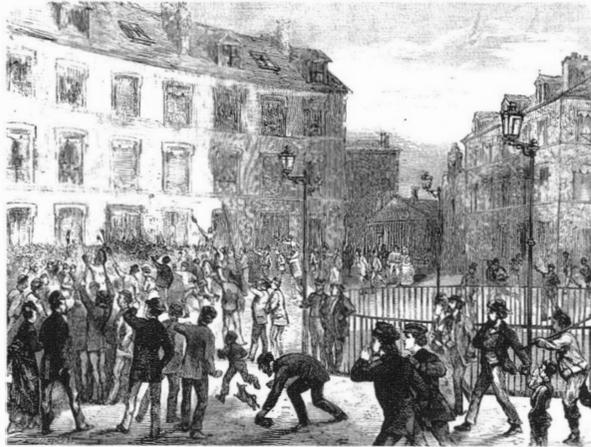
Les deux corps de bâtiment de l'Observatoire étaient, à l'origine, reliés par une simple galerie.





Place des Barricades vers 1855.

Pendant la nuit du 27 mai 1871, la « jeunesse aristocratique et doctrinaire » de Bruxelles attaqua la maison de Victor Hugo, n° 4 de la place des Barricades. Son illustre occupant avait le matin même publié une lettre en faveur du droit d'asile aux fugitifs de la Commune.



La place des Barricades

Place circulaire, tangente au boulevard, elle est conçue comme un « reposoir » en forme de rond-point. Place d'Orange à l'origine, rebaptisée place des Barricades en 1831 en souvenir des événements survenus lors de la révolution belge, elle est un témoin intéressant de l'esthétique

urbaine néoclassique basée sur une conception panoramique de l'espace. Volonté ordonnatrice, affirmation d'uniformité, dispositions symétriques et répétitives, refus du décor et de la différenciation des éléments au profit d'un ensemble conçu à l'échelle urbaine, ont présidé à l'élaboration de cet enchaînement circulaire. Dérivées d'une façade type, enduites et soumises partiellement à des servitudes, les maisons sont toutes identiques. Elles comportent chacune trois niveaux de proportions dégressives, séparés par de simples bandeaux et ajourés de fenêtres aux moulures discrètes. En 1876, les servitudes furent supprimées. La porte s'ouvrait alors aux « embellissements », transformations, ajouts et décorations. Dans le même temps, le quartier Notre-Dame-aux-Neiges (voir infra) fut entièrement rasé et repensé, à l'exception de la place des Barricades qui, intégrée dans un nouvel ensemble urbain élégant et homogène, sera cependant légèrement modifiée par le percement de la rue de la Révolution.

Le centre de la place est agrémenté d'une statue d'André Vésale, due au sculpteur Joseph Geefs et érigée en 1847. Elle était auparavant entourée d'une grille et de réverbères au gaz conformément au projet de l'architecte Joseph Poelaert (1849).

La maison communale de Saint-Josse-ten-Noode

Avec ses airs de petit château perdu au milieu d'une mer de béton et d'autos, l'hôtel communal de Saint-Josse rappelle encore vaguement le pavillon de campagne du temps du violoniste virtuose Charles de Bériot, veuf de la Malibran, et du « Cercle Artistique » qui y séjourna de 1840 à 1844. En 1868, Saint-Josse acheta cette demeure néoclassique en vue d'y aménager sa maison communale. En 1909-1911, suite à un concours d'architecture, l'édifice fut réaménagé et agrandi sur les plans de Léon Govaerts, tandis que Gabriel Charle fut chargé des aménagements intérieurs, dont le bel escalier monumental et la salle du Conseil au décor d'inspiration Art nouveau. La façade principale, de style Beaux-Arts, présente un corps central flanqué de deux ailes latérales en légère avancée. La travée centrale semi-circulaire est surmontée d'un dôme coiffé d'un lanternon, les ailes latérales d'un toit en pavillon.



Maison communale de Saint-Josse-ten-Noode avant les travaux d'agrandissement et état actuel, au n°13, avenue de l'Astronomie.

L'ancien hôtel Vaxelaire

Un des derniers témoins avec l'hôtel communal des demeures prestigieuses qui bordaient au tournant du siècle les boulevards de ceinture, l'hôtel Vaxelaire (du nom des fondateurs du Bon Marché), fut bâti en 1916 en style Beaux-Arts (attribué à L. Sauvage) puis agrandi en 1926 (G.J. Maugue) et réhabilité en vue d'y accueillir des bureaux en 1989 (Buas Suter et Suter). A front de rue, la façade élégante et raffinée est précédée d'un jardinet clos par une grille en fer forgé. Un escalier tournant à deux volées mène à la rotonde d'entrée, élément pivot de la composition couronné d'un balcon d'honneur. L'intérieur combine pièces de vie et de réception ; le décor, d'une très grande qualité, joue des ferronneries, lambris, boiseries et cheminées de marbre.

Ancien hôtel Vaxelaire.



Le quartier Notre-Dame-aux-Neiges

Au milieu du XIX^e siècle, le faubourg Notre-Dame-aux-Neiges était encore un quartier populaire typique, avec ses impasses sordides et surpeuplées, ses ruelles sombres et sinueuses. Il demeurait isolé et mal famé alors que les alentours s’urbanisaient à vive allure : aménagement des « boulevards-promenade » et de la place des Barricades (1824), prolongement de la rue Royale extérieure (1827), construction de la colonne du Congrès (1859)... Seul un remodelage profond de ce périmètre délimité par la place des Barricades, les rues Royale et de Louvain et les boulevards extérieurs pouvait remédier à cet état de chose.

Le plan d’aménagement de l’architecte Antoine Mennessier qui prévoyait la création de toute pièce d’un nouveau quartier fut mis à exécution (1874). Seule la place des Barricades échappa à la démolition pour s’intégrer dans ce quartier résidentiel et bourgeois entièrement neuf. D’urbanisation très « haussmanienne », le quartier adopte un plan en étoile, des perspectives grandioses et une organisation rigoureuse régie par l’unique géométrie du réseau de voirie. Les rues convergent toutes vers un point unique, l’actuelle place de la Liberté. La rue du

Congrès est axée sur la colonne du Congrès et constitue l’épine dorsale du quartier sur laquelle se greffent quelques rues secondaires dont les noms rappellent les libertés fondamentales inscrites dans la constitution : l’Enseignement, la Presse, le Culte et l’Association. Outre ces dispositions urbanistiques et une certaine homogénéité stylistique née de la déclinaison des vagues « néo » et éclectique très en vogue à la fin du siècle dernier, cette opération de rénovation urbaine totale incluait également l’aménagement de bâtiments publics – un théâtre, un cirque, un établissement de bains et un passage commerçant –, disparus pour la plupart.

Plan de lotissement des terrains à vendre, présenté par la société anonyme du Quartier Notre-Dame-aux-Neiges vers 1875.



Place Surllet de Chokier. A gauche, la rue du Congrès.

LE BOULEVARD DU RÉGENT

Reliant la place Surllet de Chokier à la rue de Namur, le boulevard du Régent fait face aux avenues des Arts et Marnix. Interrompu par la place du Trône, square marqué par le monument équestre de Léopold II (Thomas Vinçotte et François Malfait, inauguré en 1926), ce tronçon de la petite ceinture a été réalisé à partir de 1821 sous la direction de l’architecte Charles Vander Straeten. Il ne correspond pas au projet de Jean-Baptiste Vifquain. Le tracé originel prévoyait entre la porte de Louvain et celle de Namur une longue esplanade bordée de quatre rangées d’arbres et ornée de fontaines et de sculptures, qui aurait reçu le nom de cours de la Reine. Mais cette promenade prestigieuse ne vit jamais le jour. Elle a été remplacée par un projet plus simple élaboré par le principal rival de Vifquain.

Appelé jusqu’en 1831 boulevard du Prince (d’Orange), le boulevard du Régent reçut son nom actuel en hommage au baron Surllet de Chokier, que le Congrès national avait élu le 24 février 1831 aux fonctions de régent, en attendant l’arrivée du premier roi des Belges. Jadis bordée de somptueuses demeures, cette portion des boulevards extérieurs était l’une des plus

Place du Trône. Inaugurée solennellement le 15 novembre 1926, la statue équestre de Léopold II, œuvre de Thomas Vinçotte, repose sur un beau socle dessiné par l’architecte François Malfait.

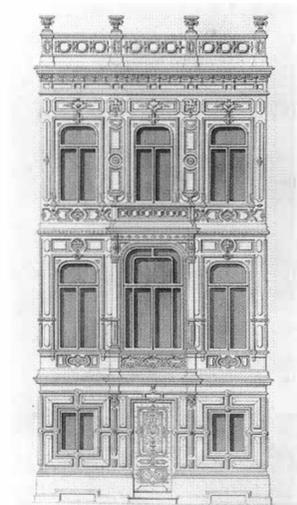




Le n° 1 de la rue de Louvain, construit vers 1830, devint en 1870 le siège du célèbre hebdomadaire *l'Illustration Européenne*. Il fut démoli vers 1885.

En bas à droite: Nos 36, 38 et 40, construits en 1876, rue du Nord. La réalisation d'ensembles architecturaux, parfois de taille modeste, atteste du soin apporté aux perspectives offertes à partir des boulevards.

Maison, aujourd'hui démolie, construite avenue des Arts sur les plans de l'architecte J.J. Dumont.



prestigieuses. Bâtie progressivement au cours du XIX^e siècle, l'artère vit tout d'abord la construction du Palais du prince d'Orange (1826) et de nombreuses demeures bourgeoises d'allure néoclassique aux alentours des portes de Namur et de Louvain (les maisons de Auguste Payen, par exemple). Les maisons de maître situées à l'arrière de la rue Ducale et précédées par des jardinets à rue datent de la seconde moitié du XIX^e siècle (ancien hôtel du Bus, n° 20; ancien hôtel de Spoelberch, n° 41 devenu la résidence de l'ambassadeur de France) tandis que les hôtels monumentaux marquent le tournant du siècle (ancien hôtel Brugmann, n°s 31-33). L'entre-deux-guerres verra la construction d'immeubles à appartements (Le Régent et Le Dauphin, n°s 24 et 29, G. Heerebout, 1938 et 1946) ou de bureaux (immeuble Electrobel, 1-3, place du Trône, Michel Polak, René Théry, 1930) et la destruction progressive du bâti d'origine, tendance qui se poursuivra après guerre (extension du siège d'Electrobel, Jacques Wybauw, 1965).



LES AVENUES DES ARTS ET MARNIX

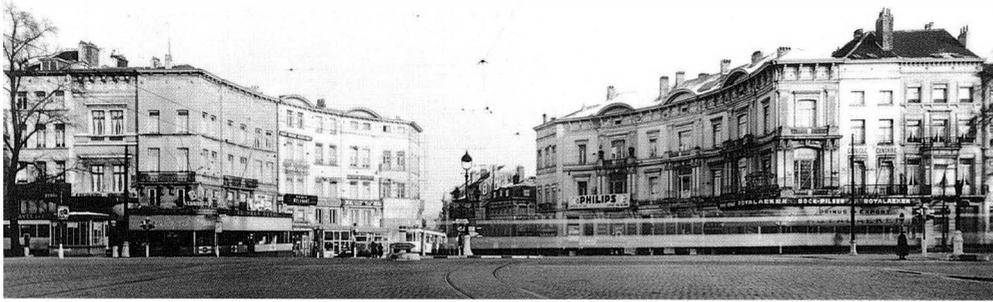
Côté faubourgs, les avenues des Arts et Marnix subirent le même sort. Des maisons bourgeoises et des importants hôtels de maître, il ne reste que des témoins épars: quelques façades, quelques bribes (l'ancienne maison de Jean-Pierre Cluysenaar), quelques précieux bijoux (l'hôtel Charlier) et parfois seulement un nom (l'hôtel du baron Lambert de Rothschild remplacé par l'immeuble de la Banque Bruxelles Lambert). De l'époque où l'avenue Marnix vivait à l'heure de la fête, du divertissement et des menus plaisirs du jeu, de la boisson et du « bien manger », il ne subsiste que poussière. Au début du siècle, la clientèle huppée fréquentait les Caves de Maastricht où se tenait tous les soirs jusqu'à minuit un cénacle de poètes, et plus particulièrement les *Mardis des Lettres Belges* et les conférences de la *Lanterne Sourde*. On chuchote même que Blaise Cendrars s'y serait rendu lorsqu'il séjournait à Bruxelles... D'autres lieux se disputaient les plaisirs de la table, du jeu, de la danse, de la rencontre ou des « actualités du monde entier » (le Grand Cinéma



L'avenue Marnix au début du siècle.



L'avenue des Arts au début du siècle.



Place Madou vers 1950. Ce bel ensemble, réalisé en plusieurs phases à partir de 1860, disparut un siècle plus tard. La tour Madou occupe la partie gauche.



Le creusement des tunnels sous les carrefours (ici avec la rue de la Loi) constituait le préliminaire indispensable à la transformation des boulevards extérieurs en autoroute urbaine, décidée en prévision de l'Exposition de 1958.

Royal). La Brasserie des deux Clefs proposait «faro, panaché ou gueuze» pour accompagner un «buffet froid de premier ordre» tandis que le Carlton se présentait comme le «Montmartre bruxellois», où «toutes les personnalités politiques, le Monde et la Finance se rencontrent tous les soirs». Le Régina était le «temple du domino et de l'écarté» avant d'être transformé en 1923 en cercle de jeu puis en «dancing bon genre» après la Deuxième Guerre mondiale. Depuis lors, l'avenue a progressivement fait le deuil de cette animation haute en couleur. Les immeubles à appartements (18 avenue des Arts, L. Tassoul, 1939) et les bureaux (le siège de la Morgan, André Jacquain, Paul Hof, 1974; le 13-14 avenue des Arts, André et Jean Polak, 1961) ont pris petit à petit le dessus.

L'ancien hôtel Charlier

L'histoire de ce lieu –constitué en réalité de la réunion de deux immeubles d'esprit néoclassique– est intimement liée à Henri Van Cutsem, mécène et collectionneur d'œuvres d'art. Devenu propriétaire des lieux en 1890, il y installa ses collections de maîtres contemporains et procéda à quelques aménagements réalisés par Victor Horta : création d'un salon de réception pour les amateurs d'art, critiques et artistes, et d'une galerie d'exposition couverte d'une verrière. De nombreux peintres et sculpteurs proches de l'avant-garde fréquentaient ce temple de l'art et, parmi eux, le sculpteur Guillaume Charlier dont Van Cutsem fit son légataire universel. En 1904, ayant hérité de l'hôtel et des collections, Charlier poursuivit l'œuvre de mécénat de son protecteur et enrichit ses collections de peintures,

sculptures, bibelots et objets divers. A son décès en 1925, l'hôtel et ses collections deviennent propriété de la commune de Saint-Josse qui en fait un musée. Elle y aménage une salle de concert et de conférence et procède à quelques travaux de consolidation en 1960 et 1994. Le bâtiment est d'une ordonnance classique, sobre et dépouillée. Les façades sont enduites et soulignées de quelques notes de pierre bleue, les baies sont encadrées simplement et seule la travée d'entrée est légèrement différenciée (porte cochère, frontons, balcon...). L'aménagement intérieur est de style éclectique d'inspiration tour à tour Louis XVI, Empire ou Art nouveau. Outre les très riches collections de peintures et de sculptures belges de la fin du XIX^e et du début du XX^e siècles (Constantin Meunier, Antoine Wiertz, Alfred Stevens, Isidore Verheyden, James Ensor, Fernand Khnopff...), la demeure est riche en mobilier et objets décoratifs (tapisseries, bronzes, argenterie, verrerie...).

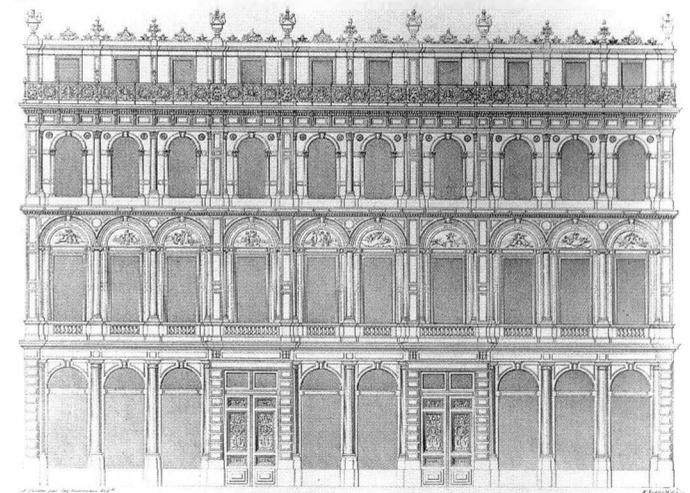
L'ancienne maison personnelle de Jean-Pierre Cluysenaar

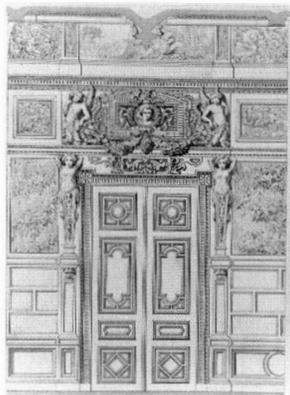
Architecte d'origine hollandaise, Jean-Pierre Cluysenaar (1811-1880) a été formé dans l'atelier de Tilman-François Suys. Par la diversité de ses sources d'inspiration, il assure la transition entre le néoclassicisme et l'éclectisme. Auteur, entre autres, des galeries Saint-Hubert (1846), de l'hospice des aveugles (1858), du Conservatoire royal de Musique (1876) et de quantité d'hôtels de maître, il a conçu sa propre habitation en bordure de l'avenue des Arts, pendant extérieur du boulevard du Régent. Rendu méconnaissable en raison de nombreuses mutilations (de 1935 à nos jours), le bâtiment initial était constitué de deux maisons jumelées de style néoclassique teinté



Le n°16 de l'avenue des Arts abrite aujourd'hui le Musée Charlier.

Élévation de la façade originale de l'immeuble de Jean-Pierre Cluysenaar, n°s 10 et 11, avenue des Arts.





Intérieur d'un hôtel particulier dessiné par Jean-Pierre Cluysenaar dans le quartier Léopold.

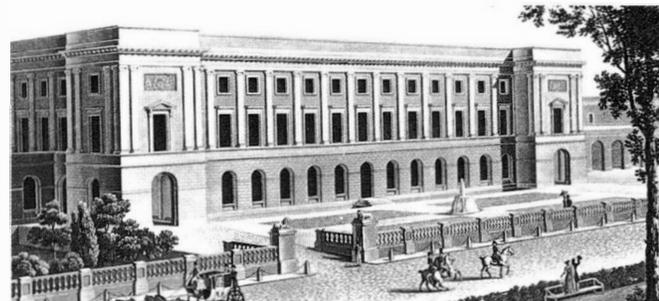
d'éléments néo-Renaissance italienne. Aujourd'hui intégrée dans l'immeuble de bureaux de la Schweiz House assurance Cie (J. Carballo, Hervé Gilson, 1993), la maison originelle se réduit à quelques éléments hors contexte – une façade de deux niveaux, un hall et deux salons au bel étage – noyés dans un environnement de béton et de vitres réfléchissantes.

L'ancien hôtel Brugmann

Evocation d'un palais italien, cet hôtel dessiné par Henri Maquet en 1903 demeure un témoin unique et bien conservé (y compris le jardinet, les grilles monumentales et l'intérieur avec l'escalier d'honneur, les salons de réception, les vastes dégagements, les plafonds moulurés et les parquets) des riches hôtels de maître qui bordaient le prestigieux boulevard. La façade monumentale combine pierre bleue et pierre blanche. Composée symétriquement à partir d'un axe médian en léger ressaut, elle est de style éclectique largement teinté de néo-Renaissance italienne: bossages, balustrades, frontons alternativement courbes et triangulaires, superposition des ordres classiques, entablements, consoles, linteaux à festons, palmettes... La façade offre des similitudes avec celle de l'ancien hôtel d'Assche, bâti au quartier Léopold selon les plans d'Alphonse Balat en 1856-1858.



L'ancien hôtel Brugmann, n°s 31 et 33, boulevard du Régent.



Le Palais des Académies, à la (brève) époque où il était la résidence du prince d'Orange, fils de Guillaume I.

Le Palais des Académies et les Écuries royales

Le Palais des Académies servit de résidence au prince d'Orange jusqu'en 1830. Construit à partir de 1823 selon les plans de l'architecte Charles Vander Straeten, il sera achevé en 1826 par Tilman-François Suys. De style néoclassique très épuré, cet édifice de plan rectangulaire joue de la rigueur et de la sobriété tout en ménageant un espace intérieur d'une richesse inouïe (matières précieuses, « galerie de marbre », « salle du trône »...). Au luxe de l'intérieur répond l'austérité des façades régies par une symétrie rigoureuse et animées par le seul jeu bicolore des matériaux et des articulations horizontales et verticales. Après de multiples affectations, le bâtiment devint en 1876 le siège de l'Académie royale des Sciences, des Lettres et des Beaux-Arts ainsi que de l'Académie de Médecine. Trois autres académies les y rejoindront dans le courant du XX^e siècle et seule la Première Guerre mondiale les en délogera, transformant provisoirement le palais en lazaret. Autour de l'élégante bâtisse, un grand jardin arboré et orné de sculptures (parmi lesquelles une statue en marbre d'Adolphe Quetelet, par Charles Fraikin, 1880; le monument du docteur J.-S. Stas par Thomas Vinçotte et Victor Horta, 1897; « La Surprise » par J.-B. Van Heffen en 1869) accueille les communs dont les anciennes écuries de la cour. Edifiées en style néoclassique et récemment restaurées, elles abritent à présent les services administratifs et les bibliothèques des Académies.



Anciennes écuries de la Cour, vues à partir de la place du Trône.

Siège administratif de la Banque Bruxelles Lambert, n°24, avenue Marnix.



Le siège de la banque Bruxelles Lambert

Construit en 1962 par les architectes américains S.O.M. (Skidmore, Owings et Merrill) à l'angle de la rue du Trône, l'immeuble de la BBL occupe une place déterminante dans l'évolution de l'architecture moderniste vers la semi-industrialisation, l'expérimentation et la mise au point de procédés techniques et de nouveaux matériaux de construction. Probablement inspirée du Foncolin (André Jacqmain, Jules Wabbes, 1958) réalisé en cadres portants de béton moulé, la structure des façades combine éléments préfabriqués de béton armé et rotules d'acier inoxydable. Souvent imité, le bâtiment de la BBL a inauguré une série d'immeubles de bureaux conçus autour d'un noyau central contenant les circulations verticales et les services.

Une sculpture de Henry Moore («Lambert Locking Piece», 1964) est placée sur l'esplanade. L'extension de l'immeuble a été réalisée en 1990 sur les plans de S.O.M.



Sculpture de Henry Moore, implantée devant l'immeuble.

Le quartier Léopold

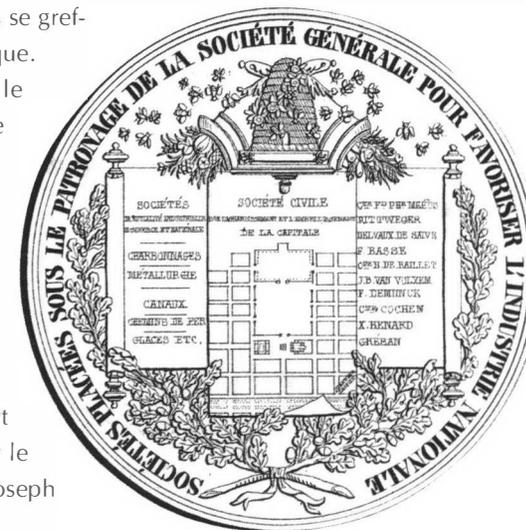
Au lendemain de l'indépendance, Bruxelles se sentait à l'étroit dans son pentagone, surpeuplé et saturé de constructions. L'idée de créer un nouveau quartier résidentiel au-delà des boulevards de ceinture, entre les portes de Louvain et de Namur, allait se forger petit à petit. En 1837, la Société civile pour l'agrandissement et l'embellissement de la Capitale de la Belgique, confia à l'architecte Tilman-François Suys le soin de tracer les plans de ce projet ambitieux qui constitue l'une des phases les plus marquantes de la transformation et de l'exten-

sion de la ville. Bâti entre 1838 et 1880, le quartier Léopold, se situe dans le prolongement des quartiers aristocratiques du XVIII^e siècle (le quartier Royal), à proximité des lieux symboliques du pouvoir, le Palais du Roi et le Palais de la Nation. Son plan en damier est typique de l'urbanisme classique. La voirie est structurée et hiérarchisée, les artères principales prolongent les voiries tracées autour du parc de Bruxelles et les rues adjacentes sont perpendiculaires.

D'un point de vue sociologique, l'érection de ce quartier entraîna une première migration de la frange aisée de la population vers les « régions supérieures » de la cité. La bourgeoisie y érigea de somptueux hôtels de maître et de luxueuses demeures pourvues de spacieux jardins et de communs (remises, écuries, services et autres annexes). Désormais baptisée « Haut de la ville », cette portion de la ville dont les terrains s'étendaient en grande partie sur le territoire de Saint-Josse et d'Etterbeek, en partie sur celui d'Ixelles, fut annexée par la Ville de Bruxelles par la loi du 7 avril 1853. Quelques années auparavant, la porte Léopold (1850), point d'origine de la rue Belliard, avait été créée afin de faciliter la circulation. En 1855, la gare du quartier Léopold vit le jour. Devenu « le plus riche et le plus charmant de Bruxelles », ce quartier était en outre doté d'un marché, d'un jardin zoologique, d'une église, d'un hippodrome, autant d'équipements auxquels se greffait une intense activité culturelle et artistique.

Mais les années ont passé. Petit à petit, le quartier est entré dans une phase de déclin : la haute société a progressivement délaissé les lieux, le secteur tertiaire a gagné du terrain. Jour après jour, le patrimoine s'est amenuisé... Le quartier a cependant conservé quelques bâtiments remarquables : l'ancien hôtel d'Assche (Alphonse Balat, 1858, actuellement siège du Conseil d'Etat), le Concert Noble (Henri Beyaert, 1873, rénové par le Groep Planning en 1987), l'église Saint-Joseph (Tilman-François Suys, 1849), etc.

Plan du quartier Léopold, tel qu'il figure sur la médaille frappée en 1842 par la Société civile pour l'agrandissement et l'embellissement de la Capitale.



DE LA PORTE DE NAMUR À LA PORTE DE HAL



La fontaine De Brouckère avant son déplacement à Laeken.

LA PORTE DE NAMUR

La porte de Namur est le point de convergence des boulevards de ceinture (du Régent, de Waterloo ainsi que leurs pendants côté faubourgs, les avenues Marnix et de la Toison d'Or) et des rues de Namur, du Bastion (disparue) et de la chaussée d'Ixelles.

Elle fut tracée à l'emplacement de la nouvelle porte de Coudenberg (par opposition à l'ancienne, située sur le tracé de la première enceinte à hauteur de la rue de Brederode). De 1835 à 1860, elle fut marquée par une porte de l'octroi et ne connut un véritable essor qu'à la suppression de celle-ci. Le « faubourg de Namur » prit alors une grande extension.

Ornée en son centre de la fontaine De Brouckère (œuvre de Henri Beyaert inaugurée en 1866 et déplacée square Palfijn en 1957), la porte de Namur devint l'un des points les plus animés du haut de la ville. Rendez-vous de la classe aisée et du monde des arts, cet endroit à la mode regorgeait de cafés, de luxueux commerces (le Grand Magasin des Galeries Molière, la Maison Bleue) et comptait quantité de salles de spectacle : le Grand Cinéma Royal, le Roy, le Queen's Hall, le Théâtre Molière, etc. Acteurs,

Immeuble d'angle, n° 1, boulevard de Waterloo.



artistes et hommes de lettres hantaient les lieux. Tout ce beau monde se retrouvait volontiers au célèbre café de l'Horloge ou aux Caves de Maastricht, haut lieu des rencontres artistiques et littéraires, particulièrement prisé des fins gourmets. Les amateurs de jazz fréquentaient le très « chic » Plantation avec ses « attractions inédites et l'orchestre rouge de Chas Dolne » tandis que les adeptes du billard se rassemblaient au café Marnix. On se pressait pour voir les « danses et attractions » du Tipperary, « ouvert avec autorisation jusque 1 heure » ou les spectacles extravagants du Bœuf sur le Toit. Les restaurants ne désemplissaient pas. La porte de Namur vivait ses heures de gloire.

La modernisation de l'infrastructure routière et du tissu urbain ont définitivement mis un point final à cette effervescence. La rue du Bastion a laissé la place au Bastion Tower, les commerces de luxe ont tourné une page de leur histoire, les cafés se sont éteints les uns après les autres. « L'Elite », tour à tour siège d'une compagnie d'assurances, théâtre et cinéma, abrite désormais un *fast food*. « Le Queen's Hall », temple du 7^e art bâti en 1919 sur les plans des architectes Hamesse Frères, rebaptisé « Pathé Empire » puis simplement « Empire », s'est aujourd'hui mué en magasin de chaussures... Seul le « Théâtre Molière » poursuit son cheminement, envers et contre tout. Fondé en 1867 à l'angle de la rue du Bastion, démoli lors de la construction de la tour des A.G., il occupe depuis 1967 une salle aménagée dans la galerie de la porte de Namur par l'architecte Robert Goffaux.

L'entrée de la rue de Namur

Cette paire d'immeubles sise aux angles de la rue de Namur et des boulevards fut construite en 1835 selon des plans imposés par l'architecte de la ville, Auguste Payen (1801-1877). Ces deux maisons d'esprit néoclassique faisaient partie intégrante d'un ensemble symétrique qui comprenait en outre les pavillons de l'octroi (Auguste Payen, 1835, déplacés à l'entrée du bois de la Cambre).

Immeuble d'angle, n° 1, boulevard du Régent.





Hôtel de maître, n° 49, boulevard de Waterloo, édifié en 1905 sur les plans de l'architecte O. Francotte, pour la veuve de son confrère J. Poelaert.

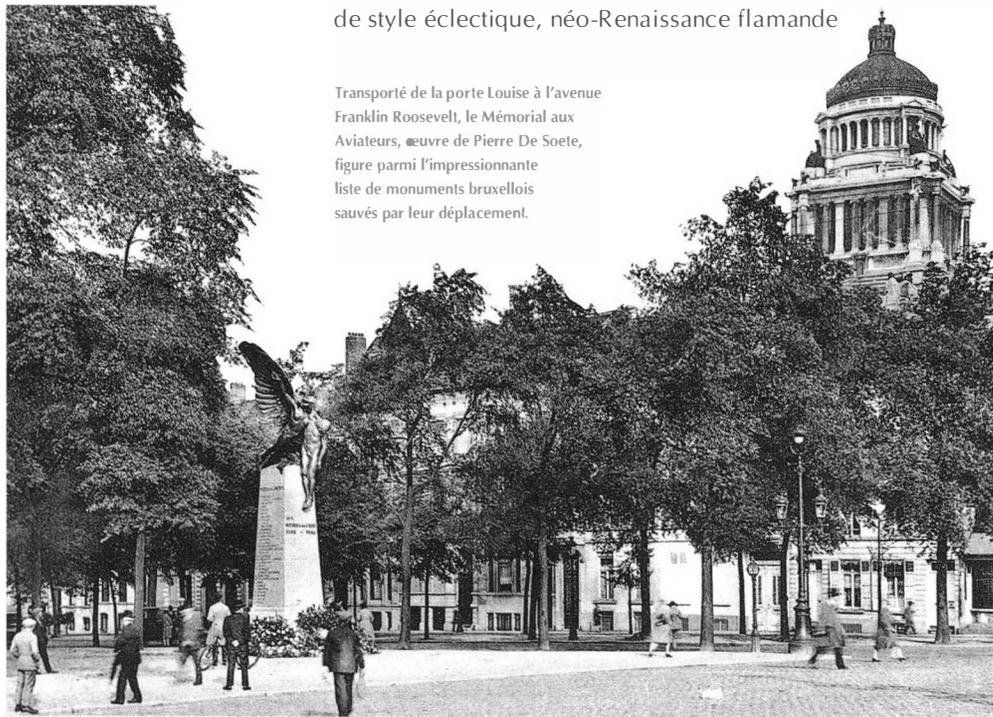
Le boulevard de Waterloo

Côté ville...

Tracé entre la rue de Namur et la rue Haute, interrompu en son milieu par la place Louise (1840), le boulevard de Waterloo (dont le nom commémore la bataille de 1815) fait face à l'avenue de la Toison d'Or (Ixelles) et au boulevard Henri Jaspar (Saint-Gilles). Ce tronçon des boulevards de ceinture fut réalisé à partir de 1823 et achevé à hauteur de la porte de Hal à la veille de la révolution de 1830.

Construit en plusieurs étapes, le boulevard présente un bâti homogène d'inspiration néoclassique et éclectique où se côtoient imposants hôtels de maître et maisons bourgeoises. Ces dernières, de tradition néoclassique, sont plus modestes et de plus en plus nombreuses aux environs de la rue de la Prévoyance. Les hôtels de maître, plus spécialement implantés dans la portion comprise entre la rue de Namur et la porte Louise, disposent souvent d'écuries. Ces hôtels, parfois néoclassiques (n°s 30, 64, 102) sont pour la plupart de style éclectique, néo-Renaissance flamande

Transporté de la porte Louise à l'avenue Franklin Roosevelt, le Mémorial aux Aviateurs, œuvre de Pierre De Soete, figure parmi l'impressionnante liste de monuments bruxellois sauvés par leur déplacement.



(n° 11), Second Empire (habitation personnelle de Joseph Poelaert, n°s 12-13), néorococo (ancien hôtel Calmyn, n° 27) ou Beaux-Arts (n° 49). Parmi ces hôtels particuliers, l'un d'eux (aujourd'hui démolie) fut rendu célèbre par le salon littéraire qu'y tint Alexandre Dumas père de 1851 à 1853.

A ces constructions s'ajoutèrent au fil des ans de nombreux commerces (avec leurs devantures éphémères), quelques notes de l'Art nouveau (sgraffites, marquises, éléments décoratifs), quelques immeubles d'inspiration Art déco, de rares exemples de l'architecture moderniste puis de grands complexes issus en droite ligne du Style international (l'hôtel Hilton, Emmanuel Gran, Henri Montois, 1967).



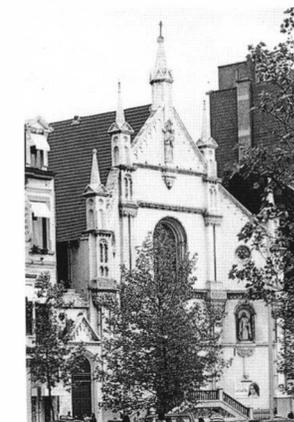
Maison, n° 137, boulevard de Waterloo, édifiée en 1876 sur les plans de l'architecte E. Allard.

Le boulevard de Waterloo au début du siècle.

... et côté faubourgs

Vers 1850, seules les maisons côté ville étaient construites. En face, les campagnes d'Ixelles et de Saint-Gilles s'étendaient à perte de vue. En 1851, le « boulevard extérieur de Waterloo » devint l'avenue de la Toison d'Or mais le démarrage de la nouvelle promenade publique fut lent. Petit à petit, les premières maisons furent construites et l'avenue se borda d'arbres. En 1861, l'architecte Appelmans bâtit l'église des Carmes, un sanctuaire de style éclectique. A la fin du siècle, l'avenue de la Toison d'Or se présentait telle une succession d'hôtels de maître occupés par une population aisée et plus particulièrement par la bourgeoisie exerçant des professions indépendantes : des médecins, de nombreux avocats... Parmi eux, Edmond Picard, juriste et écrivain, y ouvrit à la fin du XIX^e siècle, un salon littéraire qui deviendra par la suite la Maison d'Art (n° 56, disparu).

Eglise des Carmes, n° 45, avenue de la Toison d'Or.





Cour intérieure de l'Institut Gaggia qui s'édifiait porte de Namur, sur un terrain primitivement réservé à la construction d'une école militaire.

du Trocadéro puis l'Acropole...) et de boutiques de luxe (confection, antiquités, chocolatiers, grands couturiers). A cette vocation commerciale viendront se greffer nombre de transformations et de modernisations du bâti, de l'Art nouveau au Style international en passant par l'aménagement de vastes galeries commerciales (les galeries de la porte Louise et de la Toison d'Or, Jacques Cuisinier, respectivement 1964 et 1966). Si cette destination commerciale s'est poursuivie jusqu'à nos jours, la promenade prisée du temps jadis, partiellement reconverte en piétonnier, a cependant pris des accents nostalgiques. Pourtant, quelques grands noms implantés ici depuis

Le tronçon des boulevards aboutissant porte Louise était arboré de quatre rangées de tilleuls.



Vers 1890, cette portion des boulevards devint la promenade la plus huppée et la plus animée de Bruxelles. Elle se borda de cafés, salons de consommation, glaciers-confiseurs... Le « quartier des deux portes », jusqu'alors essentiellement résidentiel, amorça un virage commercial avec l'installation de cinémas (Le Pathé Cinéma Select, le Capitole, le Palais

des décennies (le maroquinier Delvaux, le chocolatier Corné de la Toison d'Or, par exemple) restent fidèles à leur ancrage dans le quartier.

L'avenue Louise

Dès 1840, fut créée la porte Louise, dénommée tout d'abord porte de Charleroi. A la même époque, un nouveau quartier autour de l'actuel « goulet » fut loti par De Joncker et Jourdan. Il s'agissait là de la première amorce de la future avenue Louise. Le projet de relier la ville historique à sa sylvestre banlieue ne sera toutefois réalisé qu'après bien des péripéties : ampleur et coût des travaux, soucis financiers et difficultés techniques, faillite des initiateurs du projet et réticence des communes à céder du terrain. C'est finalement en 1864 que la prestigieuse avenue vit le jour. Le bois de la Cambre, l'avenue et les zones latérales furent annexés à la ville. Devenue la grande promenade mondaine au détriment de l'Allée Verte, cette artère plantée d'arbres, rejoint le Bois, parc public aménagé sur les plans de l'ingénieur Edouard Keilig (1871). L'avenue se borda d'opulentes maisons bourgeoises et d'hôtels de maître fin de siècle. Aujourd'hui, les « Champs Elysées de Bruxelles » ont bien changé : les arbres ont été décimés et l'avenue, percée de tunnels, est devenue une voie rapide, bordée de nombreux immeubles modernes.

L'avenue Louise vue depuis la porte, au temps des rares automobiles.



La démolition de l'hospice Pachéco, vu ici à partir de la terrasse du Palais de Justice, a permis la création de la place J. Jacobs.



La place Jean Jacobs

Baptisée en l'honneur de Jean Jacobs (1575-1650), joaillier-orfèvre bruxellois et fondateur du collège belge à Bologne, cette place est établie en 1890 sur le site de l'ancien hospice Pachéco (le deuxième de la fondation, érigé par Henri Louis François Partoes en 1835), démoli afin d'ouvrir une perspective du boulevard de Waterloo vers le Palais de Justice (Joseph Poelaert, 1866-1883). En 1894, elle est aménagée en square selon les plans de l'architecte Pierre Victor Jamaer. En 1912, un mémorial signé Charles Samuel rappelant la tragédie du premier navire-école belge, le « de Smet de Nayer », qui s'abîma dans l'Atlantique le 19 avril 1906, est installé dans ce jardin public, à la lisière du boulevard. En toile de fond, l'imposant Palais de Justice donne toute l'ampleur de l'architecture éclectique. De part et d'autre, la place jouait du néoclassicisme, de l'éclectisme et de l'Art nouveau. Du néoclassicisme, un banal immeuble de bureaux a eu raison, le côté nord ayant effectivement fait le deuil de ses modestes maisons de commerce et d'habitations. Côté sud par contre, une suite monumentale de maisons de maître conserve tout son attrait. De style éclectique aux extrémités (les réalisations de Jules Brunfaut, nos 15-17, et de Paul Saintenoy, nos 1-3), cette enfilade s'anime des élans Art nouveau dans sa portion centrale. Vitraux, sgraffites, frontons cintrés et pignons en forme de cloche caractérisent les œuvres de G. Peereboom (n° 7) et Georges Hobé (n° 9).



Deux maisons Art nouveau, édifiées place Jacobs en 1902 (n°7) et 1903 (n°9).



Monument de Smet de Naeyer, fruit de la collaboration de l'architecte J. Van Neck et du sculpteur Ch. Samuel.



Ancienne école de Médecine, n° 115, boulevard de Waterloo.

Ancienne faculté de médecine

Installée à l'emplacement de l'ancienne caserne de la gendarmerie (1840, Louis Spaak), l'ancienne faculté de médecine de l'ULB (aujourd'hui ministère de la Justice) a été fondée dans la foulée de la création de l'hôpital universitaire Saint-Pierre. Le bâtiment, conçu d'après les plans de François Malfait (1928), adopte un style sobre et expressif avec quelques accents Art déco : utilisation expressive de la brique et de la pierre bleue, jeu de ressauts, de pilastres colossaux et de lésènes, intervention du relief et de la sculpture (atlantes, globes enroulés de serpents, frise de fruits et de feuillage, consoles, allèges à appareil décoratif, etc). Ce bâtiment qui s'articule sur le flanc nord de la rue Héger - Bordet, fait face au complexe de style fonctionnaliste de l'Institut Jules Bordet (Gaston Brunfaut, Stanislas Jasinski, 1936).

La porte de Hal

Seule survivante des sept portes de la deuxième enceinte de la ville, la porte de Hal, construite dans le troisième quart du XIV^e siècle, remplit au cours des années toutes sortes de fonctions allant du grenier à grain à l'église luthérienne en passant par la prison ou le dépôt des archives nationales. Autant d'affectations qui lui valurent de nombreuses transformations tandis qu'elle se voyait épisodiquement menacée de démolition. En 1840 en vertu d'un arrêté royal (un des tous premiers en matière de conservation), la porte est sauvée. Elle devient propriété de

Maison néo-Renaissance, avenue Henri Jaspar, n° 93, éditée en 1874 sur les plans dressés par l'architecte Ramaeckers.





Porte de Hal en 1852, photographiée par Guillaume Claine à partir de la chaussée de Waterloo, et, la même, après les travaux menés d'après les plans de Henri Beyaert.



l'Etat et suite à quelques adaptations réalisées par Tilman-François Suys, elle accueille le Musée des Armes et des Armures. Une nouvelle campagne de restauration est entreprise en 1868-1870 d'après les plans de Henri Beyaert. La porte d'entrée vers la ville est condamnée, une importante tour d'escalier à toit conique est flanquée sur la face Nord tandis que de part et d'autre d'amples arcades en arc brisé abritent une porte à large encadrement. Le chemin de ronde s'orne de créneaux et de mâchicoulis, l'édifice est couvert d'une toiture tronquée en pavillon... Ces éléments issus d'une certaine vision que le XIX^e siècle se faisait du moyen âge, ont donné naissance à une création nouvelle d'esprit néogothique. Fantaisiste et peu fidèle à l'architecture militaire de l'époque, cet habillage

original a valu à son auteur les félicitations de Viollet-le-Duc et les éloges de... Henri Beyaert en personne! Ainsi écrivait-il, « l'escalier à noyau à jour, que j'ai construit dans la tour occupant le centre de la façade vers la ville est une des constructions les plus originales et les mieux réussies ». Suite à une récente restauration l'édifice abrite à présent les collections de folklore des Musées Royaux d'Art et d'Histoire.

ORIENTATION BIBLIOGRAPHIQUE

A. HENNE et A. WAUTERS, *Histoire de la ville de Bruxelles*, 4 t., Bruxelles, 1969 (nouvelle édition sous la direction de M. Martens)

G. DES MAREZ, *Guide illustré de Bruxelles, Monuments civils et religieux*, Bruxelles, 1979 (édition remise à jour et complétée par A. Rousseau)

Bruxelles, construire et reconstruire. Architecture et aménagement urbain 1780-1914, cat. exp., Bruxelles, 1979.

Pierres et rues, Bruxelles : croissance urbaine 1780-1980, cat. exp., Bruxelles 1982.

R. AUBERT & al., *Jean-Baptiste Viŕquain, Ingénieur, architecte, urbaniste (1789-1854)*, colloque d'histoire des sciences, Louvain-la-Neuve, 1983.

A. LEDERER, *Jean-Baptiste Viŕquain, grand patriote et ingénieur méconnu*, Mons, 1986.

Th. DEMEY, *Bruxelles, Chronique d'une capitale en chantier*, 2 t., Bruxelles, 1990 et 1992.

Le Patrimoine monumental de la Belgique. Bruxelles, Pentagone, vol. 1, tomes A, B, C, Liège, 1989, 1993, 1994.

Y. CABUY, S. DEMETER, *Atlas du sous-sol archéologique de la région de Bruxelles*, 10.1, Bruxelles, 1995.

J. DUBREUCQ, *Bruxelles 1000, Une histoire capitale*, vol. 1, *La section des Sablons*, Bruxelles, 1996.

Le Patrimoine monumental de la Belgique, Région de Bruxelles-Capitale, Saint-Josse-ten-Noode, Bruxelles, 1997.

Dans la même collection :

1. LE CINQUANTENAIRE ET SON SITE (FR - NL - ESP - GB)
2. LE CIMETIÈRE DU DIEWEG (FR - NL)
3. LA GRAND-PLACE DE BRUXELLES (FR - NL - ESP - GB)
4. LE QUARTIER DU BÉGUINAGE (FR - NL)
5. LE HEYSEL (FR - NL - ESP - GB)
6. L'AVENUE LOUIS BERTRAND ET LE PARC JOSAPHAT (FR - NL)
7. TROIS VISAGES DE PASSAGES AU XIX^e SIÈCLE (FR - NL - ESP - GB)
GALERIES SAINT-HUBERT - GALERIE BORTIER - PASSAGE DU NORD
8. ANDERLECHT (FR - NL)
LA COLLÉGIALE - LE BÉGUINAGE - LA MAISON D'ERASME
9. LE SABLON LE QUARTIER ET L'ÉGLISE (FR - NL - ESP - GB)
10. LE QUARTIER DES ÉTANGS D'IXELLES (FR - NL)
11. LE QUARTIER SAINTE-CATHERINE ET LES ANCIENS QUAIS (FR - NL)
12. LE PARC LÉOPOLD ARCHITECTURE ET NATURE (FR - NL - ESP - GB)
13. LE QUARTIER DES SQUARES (FR - NL - ESP - GB)
MARGUERITE, AMBIORIX, MARIE-LOUISE ET GUTENBERG
14. LE SQUARE ARMAND STEURS À ST-JOSSE-TEN-NOODE (FR - NL)
15. LE QUARTIER ROYAL (FR - NL - ESP - GB)
16. LE QUARTIER DE L'OBSERVATOIRE À UCCLE (FR - NL)
17. L'AVENUE DE TERVUEREN (FR - NL)
18. LA VALLÉE DE LA WOLUWE (FR - NL)
19. L'AVENUE LOUISE (FR - NL)
20. LES BOULEVARDS DU CENTRE (FR - NL)
21. SAINT-GILLES DE LA PORTE DE HAL À LA PRISON (FR - NL)

Graphisme : La Page
Photogravure : ROscan
Impression : P. François
Distribution : Altera Diffusion

© Ministère de la Région de Bruxelles-Capitale, Service des Monuments et des Sites
C.C.N.
rue du Progrès, 80 - 1030 Bruxelles - Tél : 0800/13680

IMPRIMÉ EN BELGIQUE
DÉPÔT LÉGAL : D/1998/6860/3



Faire découvrir les multiples joyaux du patrimoine de Bruxelles, tel est l'objectif de la collection « Bruxelles, Ville d'Art et d'Histoire ».

Anecdotes, documents inédits, illustrations anciennes, histoires, considérations urbanistiques, architecturales et artistiques, autant de facettes qui exciteront la curiosité du lecteur-promeneur.



Tracés au début du XIX^e siècle à l'emplacement des fortifications qui défendaient autrefois Bruxelles, les boulevards s'étiraient majestueusement, offrant autant de promenades aux riverains. Plantés d'arbres, bordés de beaux hôtels de maître, les boulevards connurent de multiples aménagements liés à l'évolution des moyens de locomotion.

De nombreux éléments témoignent encore aujourd'hui du passé prestigieux des grands boulevards bruxellois et du règne de l'architecture néoclassique et éclectique à Bruxelles.

Charles PICQUÉ

Ministre-Président de la Région de Bruxelles-Capitale
chargé des Monuments et des Sites